

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (du 1^{er} ou du 16 de chaque mois)
France.... Un an, 35 fr. 6 mois, 18 fr. 3 mois, 10 fr.
Etranger. Un an, 70 fr. 6 mois, 36 fr. 3 mois, 20 fr.
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste
Ces manuscrits non insérés ne sont pas rendus

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance
à l'ADMINISTRATEUR d'Excelsior
88, avenue des Champs-Élysées, PARIS
Téléph. : WAGRAM 57-44, 57-45
Adresse télégraph. : EXCEL-PARIS

LE GÉNÉRALISSIME SUR LE FRONT DU NORD



LE GRAL JOFFRE INSPECTE EN COMPAGNIE D'UN GÉNÉRAL



LE GRAL JOFFRE QUITTE LE SECTEUR QU'IL VIEN D'INSPECTER



LE GRAL JOFFRE (1) AU QUARTIER-GÉNÉRAL DU GRAL FOCH (2)

Le général Joffre s'est rendu fréquemment depuis le début de l'offensive de juillet sur le front de la Somme où il a eu d'importantes conférences avec les principaux chefs commandant les divers secteurs. C'est, notamment, au quartier général du général Foch, commandant en chef les armées du Nord, que le généralissime s'est porté maintes fois. En ces historiques entrevues ont été élaborées les tactiques si heureuses qui depuis deux mois ont valu à nos armes les brillants avantages que l'on sait.

LA FAILLITE du roman exotique

L'autre jour, en allant chercher notre lait à la ferme, — une de ces anciennes fermes du riche pays de Brie qui ressemblent presque à des châteaux féodaux, — nous vîmes, assis sur une botte de paille et adossé contre le vieux colombier, un nègre du plus beau noir, en bras de chemise.

Cette apparition sénégalaise dans ce cadre si essentiellement français nous surprit; mais, remarquant que le sombre personnage portait une culotte militaire, nous supposâmes qu'il appartenait à une de ces équipes agricoles qu'on envoie pour aider aux moissons.

Le petit garçon du fermier jouait, à deux pas, sur une colline de fumier.

— Ta maman est là ? lui demandons-nous.

— Elle est dans la savane, répond le nègre pour l'enfant.

— Dans la « savane » ?...

— Oui, là-bas (il montre la prairie), elle est partie faire les vaches.

Décidément, notre noir n'est pas un Sénégalais; il parle — sauf les r qu'il avale — trop bien le français.

— De quel pays êtes-vous ?

— De la Martinique.

— Et comment vous appelez-vous ?

— Jean Ducot.

— Et quelle langue parlez-vous là-bas ?

— Le français. Nous sommes tous des Français.

Et, à la Martinique, moissonnez-vous comme ici ? Savez-vous faucher, botteler le blé, construire des meules ?

— Je ne sais rien de tout cela. Chez nous, il n'y a pas de blé. Nous cultivons le maïs, le café, la canne à sucre, la vanille et le girofle.

La vanille et le girofle ! Ah ! comme ces mots seuls poétisent le soldat noir et tissent autour de ce tas de fumier l'haleine des savanes parfumées ! Et, déjà, sur ces vastes champs de la Brie, nous croyons voir les nègres et les nègresses, nus, souples et luisants comme les cosses des vanilliers, couper les cannes à sucre et cueillir les graines des caféiers...

— Je ne sais vraiment pas pourquoi on m'a envoyé ici, continue le Martiniquais avec sa roucouillante voix plaintive, ça, je n'ai jamais fait de la culture; je ne suis pas colon, et je vous assure que ce travail ne s'accommode pas avec moi !

— Que faisiez-vous donc ?

— J'étais che-cheu, d'o.

Chercheur d'or ! Mes prunelles s'écarquillèrent. Le petit garçon du fermier, délaissant son jouet, vient aussi, jambes écartées, examiner ce chercheur d'or qui doit faire la moisson avec son père.

Et le nègre nous raconte comment il a débuté dans son métier, et comment il faisait la « contebande » de ses pépites en les cachant dans ses semelles et ses talons excavés. Puis, las d'être contrebandier d'or, il se fit douanier et déjoua les trucs de ses anciens compères, tout en tenant à côté de l'octroi un petit débit où il vendait du rhum... de la Martinique... Ah ! qu'il était heureux, alors ! C'est là que la guerre l'a cueilli, et, vraiment, il ne comprend pas pourquoi il se trouve dans cette ferme de la Brie, puisque le travail rustique « ne s'accommode pas avec lui ».

Et pendant qu'il nous raconte cette élegie, un autre nègre arrive, couvert de sueur. Il appartient au même régiment de zouaves, mais il est de la Guyane. Lui aussi a été envoyé en aide au fermier, et, lui aussi — ô logique administrative — ne connaît rien des travaux agricoles. Dans sa Guyane il était « co-doné ». Cependant, la vie à la campagne ne lui déplaît pas. Il se plaint seulement qu'on le prenne pour un nègre (!) Il n'est pas un nègre; il est un noir, puisqu'il est catholique et Français et qu'il s'appelle Jules Duchêne.

Mais voici la fermière, grasse et blonde personne, qui revient avec un pesant seau de lait.

— Venez, dit-elle aux soldats; puisque vous ne f...chez rien dans les champs, venez m'aider à éplucher des pommes de terre !

Nous entrons avec eux dans la « salle », où une crémaillère pend sur des bûches allumées. Et tandis que la fermière emplit d'eau une marmite, tout le monde s'assoit autour de la table, et je vois dix blanches menottes (les cinq enfants de la ferme) se mêler aux vingt baguettes de zan qui plongent dans le panier à patates. Et j'entends l'un des nègres qui dit à l'aînée des petites filles :

— Nous, des poires, nous n'en avons pas; mais des goyaves et des pamplemousses !

O murs de la vieille ferme de France, n'êtes-vous pas étonnés d'un aussi exotique langage ?

Et je songe aux autres villages, où, également à cette heure, se groupent autour de la

table paysanne d'étranges étrangers : des Sénégalais qui racontent leurs chasses aux autruches et leurs danses autour des « tatas » ; des spahis marocains qui parlent, avec des flammes dans leurs yeux, de « razzia » et de « fantasia » ; de tendres et simiesques Annamites qui bercent dans leurs bras les nourrissons en leur miaulant la chanson du cerf-volant ou celle du crapaud-bufile qui a trop mangé de riz...

Et, qui sait ? Dans quelques années les jeunes paysans nous diront, en montrant leurs champs : « Voilà nos « savanes » et nos « bleds ! » Ils pêcheront dans « l'arroyo », coucheront dans « la guitoune », construiront une « cagnia », prendront un verre dans un « fondouk », et, à la foire du pays, valseront avec leur « moukère ».

Et ce sera la faillite du roman exotique. Que pourrions-nous dire, nous, les pauvres bâtisseurs d'aventures lointaines, que la jeune génération ne sache déjà ? La France, à elle seule, contient tous les mondes et tous les peuples. Leur courage s'est confondu avec notre héroïsme, et dans son sang elle roulera peut-être les images des amours mystérieuses et des terres inconnues.

Alors, nous n'aurons plus qu'à nous taire.

Myriam Harry.

Ce que l'on dit

En attendant...

On a rendu un légitime hommage aux femmes et aux enfants de France : sans eux, pendant cette guerre, une grande partie de nos champs serait restée inculte. Mais nulle part l'effort demandé à ces femmes et à ces enfants n'a été plus considérable que dans certaines régions du Midi.

Ce n'est pas seulement parce que ces régions abondent en vignobles, qui exigent des soins plus persévérants et plus réguliers que toute autre culture. C'est encore, et c'est surtout, parce que ces travailleurs improvisés sont en moins grand nombre que partout ailleurs, en raison d'une natalité extrêmement faible.

C'est un phénomène naturel, resté jusqu'à ce jour inexplicable, qu'il nait à peu près autant de femmes que d'hommes (en France, environ 102 femmes pour 100 hommes). Dans les pays à forte natalité, il est parti plus d'hommes, ils ont fourni un plus fort contingent de défenseurs à la patrie. Mais ils se sont aussi rendu service à eux-mêmes : il est resté un plus fort contingent de femmes, de vieillards pouvant encore rendre des services, et de jeunes enfants dont les bras se tendent pour « tenir le coup ».

La faible natalité des régions dont je parle est donc parfois, en ce moment, une cause de ruine, ou, en tout cas, de manque à gagner qui est vivement sentie chez les populations agricoles, à une époque où les produits du sol atteignent les prix les plus encourageants. Il y a des terres en friche...

Encore faut-il observer que, par bonheur, ce Midi à faible natalité est heureusement très sobre : l'alcoolisme des hommes y est plus rare qu'ailleurs, l'alcoolisme féminin n'y existe pas. Ce fait accroît la production. Sans quoi...

Pierre Mille.

Peut-être n'a-t-on pas oublié tout à fait Raymond Duncan et ses disciples qui, en plein Paris, aimaient vivre pittoresquement vêtus à la mode de la Grèce ancienne et préféraient filer la laine plutôt que de prendre des bocks au Napolitain.

La tourmente de la guerre ne les a pas complètement jetés dans l'oubli, comme on pourrait le croire.

Ces braves gens, car ce sont de très braves gens, coulent à Montigny-sur-Loing, au bord de la forêt de Fontainebleau, des jours placides, dans une petite villa bien située.

A l'effacement de leur propriétaire, ils n'ont pas de meubles, couchent dans la forêt lorsqu'il fait beau, ou sur le parquet quand il pleut. Ils font la cuisine sur des pierres et occupent leurs loisirs à filer...

Une pancarte, à la porte, indique : « Gymnase hellénique, leçons à 2 fr. de l'heure ». Mais leurs clients ne sont pas aussi nombreux qu'ils le méritent...

Ils ne s'en frappent pas d'ailleurs, car c'est un riche Américain (il en est encore !) qui subvient aux frais de la location.

Dernièrement, un des disciples — dont on ne parlait plus — débarqua à la gare de Montigny-Marlotte. Il était en bleu horizon et avait le casque...

Tous s'en furent à la gare le recevoir, car il revenait du front.

Sitôt rendu, il posa son casque, quitta sa capote, se mit presque nu et se mit à filer la laine...

Admirons ces âmes sereines...

On vit donc dimanche, comme ils se l'étaient promis, les chauffeurs de taxi-autos décorer de deux petits drapeaux leurs voitures, en souvenir de la bataille de la Marne. Tous déclarèrent à l'interviewer qu'ils recommenceraient l'an prochain et tous les ans.

L'un d'eux, vers la fin du jour, eut une idée touchante qu'il réalisa aussitôt. « Que faire de ce drapeau, maintenant ? songea-t-il. Le conserver chez moi, l'attacher au-dessus de ma cheminée près du portrait de mon gars qui est soldat sur la Somme ? Non, j'ai mieux que cela à faire. »

Alors, il s'en fut passer les barrières et, tout de suite, sur les routes libres, au maximum de vitesse, il pointa vers le but qu'il s'était secrètement proposé.

C'est ainsi qu'à 7 h. 30 il arrivait, non loin de Meaux, dans un petit village à la lisière duquel on s'était à peine battu il y a deux ans.

Là, dans l'obscurité, il découvrit l'un de ces terribles que la pitié des Français avait décorés de fleurs quelques heures plus tôt et, dans la terre, entre deux roses, il piqua les trois couleurs de France.

« J'ai fait une bonne journée », dit-il en rentrant, à minuit, chez sa bourgeoise.

Il y a encore peu de jours, les Autrichiens, pour qui rien n'est vénérable, pour qui tout est matière à destruction, survolèrent Venise et laissèrent tomber quelques bombes, sans résultats appréciables, devant les portes de Saint-Marc.

Ce n'était pas la première fois, et les misérables recommenceront. Mais leur crime n'est pas de récente date. Sait-on que déjà en 1847, ils tentèrent de l'accomplir, sinon dans les mêmes conditions, au moins par des moyens appropriés aux possibilités de l'époque ? A ce moment, les armées de l'Autriche attaquaient la cité des Lagunes. Certain matin, les Vénitiens virent s'approcher dans le ciel de gros ballonnets, agencés de telle manière qu'ils devaient prendre feu quand ils seraient au-dessus de la cité et laisser tomber l'obus qui était suspendu à leurs cordages.

Mais l'ennemi n'avait pas tenu compte des caprices du vent qui tourna pour ne pas s'associer à cette coupable manœuvre. Les ballons s'en allèrent brûler au-dessus des lignes autrichiennes, et ce furent les soldats de l'envahisseur qui furent proprement écrabouillés.

Tandis que les comités d'hygiène continuent à guerroyer contre les mouches et que, dans les mairies, des notices spéciales, distribuées au public, indiquent « comment on détruit cette dangereuse bestiole », les Parisiens, qui ne sont jamais prompts à s'épouvanter, viennent de rétablir le vieux jeu de la mouche.

Sur une table de jeux ou un guéridon de café, chaque joueur avance sa mise : une pièce d'un franc où tombe souvent « par hasard » une goutte de café ou de liqueur. L'heureux possesseur de la première pièce sur laquelle se pose une mouche rafle tout l'enjeu.

On comprend que le garçon de l'établissement soit assez mal vu, lorsque à coups de serviette il essaie de disperser les mouches que ses clients guettent d'un œil d'espoir. Au reste, celui des joueurs qu'aura fait gagner la mouche, ne l'accusera jamais d'être une bête nuisible, et les autres joueurs encore moins, car ils attendent d'elle leur revanche.

A la place du préfet de la Seine, nous proscriirions le jeu de la mouche, qui constitue, en somme, un commerce avec l'ennemi.

Une nouvelle se propage en ce moment dans les boyaux, le long du front. Et ceux de nos poilus qui ne méritent pas seulement ce glorieux surnom parce qu'ils font la guerre, mais aussi par l'abondance de leur système pileux, sont dans la consternation.

Un ordre venu de haut vient en effet de proscrire, pour les soldats combattants, le port de la barbe en collier.

Cette mesure a été rendue nécessaire par l'emploi des masques contre les gaz asphyxiants. Car on s'est aperçu qu'ils ne s'adaptent que très imparfaitement aux mentons trop fournis en barbe.

Les jeunes soldats, tous imberbes, n'ont que faire de cette sage prescription. Mais bien des réservistes, en l'apprenant et, malgré la discipline, n'ont pu s'empêcher de prononcer un énergique : « Ah ! la barbe ! »

Le Veilleur.

Méditations d'un optimiste SUR UN DIPLOMATE

La scène se passe en pays neutre. Les pays neutres sont des pays où l'on pratique abondamment les sports. Ici le terrain de tennis est réservé les lundis, mercredis et vendredis aux nationaux de l'Entente; les mardis, jeudis et samedis aux feudataires des empires centraux. On négocie — par l'intermédiaire des neutres, bien entendu — pour savoir qui jouera le dimanche.

Les neutres, eux, peuvent jouer tous les jours. Sans doute, il y en a qui ont des sympathies pour l'un ou l'autre groupe de belligérants. Mais ce ne sont que des sympathies. Le tennis, par contre, est une passion. Il est naturel, en somme, de sacrifier une sympathie à une passion.

L'autre jour, nous avons vu arriver à l'hôtel une jeune fille en larmes. C'était la fille d'un diplomate roumain. Elle gémissait :

— La guerre, l'affreuse guerre!...

Nous avons essayé de la consoler.

— Hélas! sans doute, mademoiselle, voici que votre patrie, elle aussi, est prise dans la tourmente. Vous allez à l'avenir partager nos inquiétudes et nos angoisses. Sans doute avez-vous dans l'armée quelqu'un des vôtres : un frère sans doute? ou peut-être un fiancé?...

Elle a interrompu ces sottes jérémiades et elle a répondu simplement :

— Ce n'est pas cela, monsieur, mais il paraît que je ne pourrai plus jouer au tennis qu'un jour sur deux.

Et ce n'est évidemment rien de plus qu'une histoire de petite fille. J'ai indiqué cependant que le père de la petite fille était diplomate. Pendant vingt-cinq mois, ce métier de diplomate lui a imposé dans le caravansérail, où il vit avec sa famille, des devoirs impérieux.

Jadis, lorsqu'il pénétrait dans le hall ou dans la salle à manger, il saluait avec une parfaite impartialité les représentants de l'Entente ou ceux des empires centraux. Il faisait une égale répartition de ses saluts, de ses sourires et de ses poignées de main. S'il avait, un jour, causé un peu trop longtemps avec un Autrichien, on le voyait tout aussitôt rôder autour du premier Français ou du premier Anglais qu'il croisait sur son chemin afin de trouver l'occasion d'un pareil entretien. Il retenait des places à toutes les représentations de charité que donnaient les uns ou les autres, mais il avait soin de ne se rendre à aucune. Il payait et son fauteuil demeurait vide : il était neutre.

Mais voici qu'à son tour la Roumanie entra dans le grand conflit. J'avoue que nous le guetions le lendemain, à l'heure du déjeuner, pour voir comme il se comporterait.

Pauvre cher homme! il est arrivé, affaibli et grave, la tête basse, les yeux fixés au sol; il n'a rien voulu voir et il n'a salué personne. Un grand deuil voilait ses traits. Sitôt après le repas, nous nous sommes précipités vers lui :

— Eh bien, monsieur le diplomate, qui vous fait si tragique? Est-ce la confiance qui vous manque? Est-ce l'inquiétude qui vous mine? Désespérez-vous de la Roumanie ou bien tremblez-vous pour quelqu'un de ses soldats qui vous est cher?

Il a un peu hésité, puis il a fini par nous dire :

— Non, non, ce n'est pas cela. Mais, voyez-vous, dorénavant j'aurai tout le temps peur de me tromper, le public est si mêlé ici : je vous assure, c'est très difficile. Je ne sais plus qui il faut encore que je salue.

Il réfléchit encore un instant, puis, très humble, très touchant, avec un air de supplication et pour excuser par avance toutes les confusions qu'il pourrait à l'avenir commettre, il demanda :

— Vous n'avez jamais remarqué que je suis horriblement myope?

Candida.

LA SITUATION MILITAIRE

Nous reprenons l'offensive devant Salonique CONTRE-ATTAQUES REPOUSSÉES SUR LA SOMME

Le dernier communiqué de l'armée d'Orient nous apporte des nouvelles intéressantes. L'offensive a été prise, à notre aile droite, par les troupes anglaises qui ont passé la Strouma et attaqué, de part et d'autre de la route de Salonique, les villages de Nevolien et de Karadjikeni. C'est, on s'en souvient, dans la même direction que nous avions envoyé des reconnaissances le 20 août, pour prendre contact



avec les forces bulgares venues de Demir-Hissar. L'action qui commence aujourd'hui a un caractère nettement offensif. Elle se lie, d'une part, au bombardement violent que nous dirigeons, au centre, contre les positions bulgares entre le lac Doiran et le Vardar; de l'autre, à l'avance des vaillantes troupes serbes dans la direction de Vetrenik.

Nous ne voudrions donner aucune indication sur le développement futur des opérations. Nous le voudrions d'autant moins qu'on peut enfin, grâce aux garanties que la Grèce nous a données, espérer que l'ennemi ne sera plus informé jour par jour de nos mouvements et de nos projets. C'est là un premier avantage, en comparaison de la situation où nous nous trouvions le mois dernier. Un second résultat du fait que dans l'intervalle les Bulgares ont essayé de prendre l'offensive sur tout notre front et ont été arrêtés au centre et à l'aile droite, refoulés à l'aile gauche. Un troisième, qui n'est pas le moindre, tient à ce qu'ils se sont engagés dans la Dobroudja et que cette entreprise absorbe tout l'excédent de leurs forces. Les circonstances sont donc nettement favorables à l'exécution du plan qui a été adopté et approuvé.

Au nord et au sud de la Somme, les Allemands ont encore tenté de vains efforts pour reprendre le terrain perdu. Leurs attaques ont été dirigées sur tous les points où les troupes britanniques et les nôtres avaient marqué une avance : à l'est de la ferme du Mouquet, le long de la route d'Albert à Bapaume, à Ginchy, entre Berny et Chaulnes. Malgré l'emploi odieux des liquides enflammés, elles ont été partout repoussées.

Jean Villars.

UNE RECHUTE DE L'ANARCHIE GRECQUE

L'envahissement de la légation de France par les ligueurs gounaristes et les suites qu'il comporte.

Ces fameuses ligues de réservistes, dont nous avons signalé tous ces temps-ci la persistante et intolérable activité, en sont venues, de provocation en provocation, à envahir la légation de France à Athènes. Oh! il ne faudrait pas exagérer la gravité matérielle de l'incident! Il s'agit, tout au plus, d'une trentaine d'individus qui ont tiré quelques coups de revolver. Mais, au point de vue moral, au point de vue politique, l'injure appelait une réparation immédiate. Cette réparation, M. Zaïmis à Athènes, M. Romanos à Paris, l'ont aussitôt apportée, avec toute la sincérité de leurs regrets. De notre côté, nous avons pris les mesures qui s'imposaient. Le débarquement auquel nous avons procédé est symbolique. Il n'y a guère plus de nos fusiliers marins à terre qu'il n'y avait de manifestants dans les jardins de la légation : la proportion a été observée. Il va sans dire qu'en cas de besoin nous ne serons pas longs à augmenter la dose.

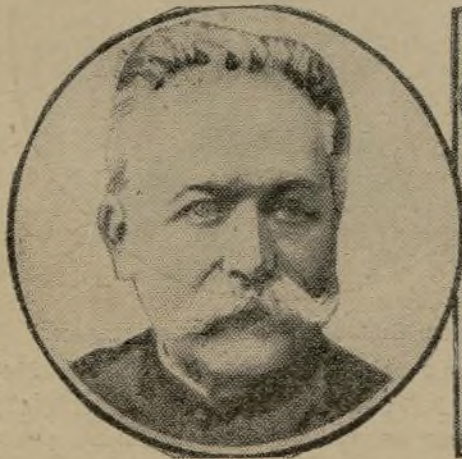
Toutefois, si les hommes à tout faire du parti germanophile se sont enhardis à ce point, l'escadre alliée se trouvant dans les eaux grecques, on peut imaginer ce qui se passerait si l'escadre était absente! Nous voici donc con-

duits à pousser encore plus à fond l'assainissement de la Grèce. M. Zaïmis a tout de suite consenti

à punir les coupables. Il est certain que, se sentant appuyé, il prendra ces mesures avec plaisir. L'agitation gounariste ne facilitait pas sa tâche. Mais la débilité de son ministère est telle, l'anarchie est si générale et si profonde dans le pays, que nous devons y renforcer sérieusement le gouvernement hellénique et même ne pas hésiter à collaborer avec lui pour arriver enfin à une situation nette et stable.

La presse vénizéliste a fait remarquer avec raison que, sans la démarche énergique des représentants de l'Entente, les manifestants de samedi soir, qui n'avaient pas été poursuivis par la police, n'auraient même pas été inquiétés. C'est bien simple, en effet : ces ligues séditionnelles se sont mises sous la protection du roi. C'est aux cris de : « Vive le roi! » que les meneurs de l'autre jour ont envahi la légation de France. Aussi longtemps que le roi Constantin n'aura pas désavoué ces compromettants soutiens du trône on doit craindre que leurs organisations et leurs manifestations ne

LES GÉNÉRAUX QUI COMMANDENT EN MACÉDOINE



GÉNÉRAL SARRAIL



GÉNÉRAL CORDONNIER



GÉNÉRAL MILNE



GÉNÉRAL PETITTI



PRINCE DE SERBIE

renaissent sous des formes nouvelles. Là aussi, il y a une équivoque à dissiper, un état de choses intolérable qui doit avoir une fin.

En somme, au fond de l'anarchie grecque, que trouvons-nous ? Une lutte entre les partisans du moindre effort, qui n'ont pas honte de travailler à la décomposition de leur propre pays, et les partisans de la renaissance hellénique, dont le patriotisme se manifeste, en Macédoine, par un soulèvement spontané, des enrôlements volontaires contre l'invasisseur bulgare. Il y a bien un tiers parti, celui de l'opinion paisible, mais il accueille avec sympathie toute action des Alliés. Ainsi se trouve tracée la tâche de l'Entente, qui a tout à gagner à se montrer énergique, et même de plus en plus énergique.

Jacques Bainville.

Le regrettable incident

ATHÈNES, 10 septembre. — Vers 9 heures, hier soir, pendant la conférence des ministres à la légation française, une trentaine d'individus, appartenant aux ligues de réservistes, envahirent les jardins de la légation en poussant les cris de : « Vive le Roi ! A bas la France ! A bas l'Angleterre ! »

Ils tirèrent également un certain nombre de coups de revolver qui n'atteignirent personne.

Puis les manifestants se retirèrent sans être inquiétés par les soldats qui gardent le Palais royal, le ministère de la Guerre et le palais du prince Nicolas.

M. Guillemin, ministre de France, s'est rendu au ministère, dont M. Zaïmis était absent. Il a déclaré qu'il attendait les explications du gouvernement grec.

Aussitôt prévenu, M. Zaïmis accourut à la légation pour exprimer à M. Guillemin ses profonds regrets en ajoutant qu'une enquête serait faite pour découvrir les coupables.

De plus, les ministres de l'Entente ont remis au gouvernement grec une note demandant la poursuite et la punition des coupables, la punition des agents de l'autorité qui n'ont pu ni prévenir, ni réprimer l'attentat, et enfin la dissolution immédiate de la ligue des réservistes.

M. Zaïmis a répondu qu'il prendrait des mesures pour les deux premières demandes, mais qu'en ce qui concerne la troisième, il devrait consulter ses collègues et le souverain.

M. Zaïmis a donc eu, l'après-midi, avec le roi, un long entretien qui a été suivi d'une réunion du Conseil des ministres.

À l'issue de ces délibérations, M. Zaïmis a fait connaître aux ministres de l'Entente que toutes les satisfactions demandées étaient accordées, notamment la dissolution des ligues de réservistes, dont les locaux ont été fermés dès le soir même.

Un détachement de vingt-cinq marins appartenant à l'équipage du *Bruix* est arrivé ce matin à la légation pour en assurer la protection. Le ministre de France a fait immédiatement hisser le pavillon national au-dessus de l'immeuble.

L'apparition des marins français a produit le meilleur effet parmi la population.

Le ministre de Grèce au Quai d'Orsay

M. Romanos, ministre de Grèce à Paris, s'est rendu hier matin au Quai d'Orsay pour renouveler à M. Briand, président du Conseil, les regrets du gouvernement grec au sujet de l'attentat commis contre la légation de France à Athènes.

Ceux que le roi Constantin félicite et remercie

SALONIQUE, 9 septembre. (Retardée dans la transmission). — Le roi Constantin a reçu 150 officiers qui avaient été désarmés par les interventionnistes de Salonique.

La réception a eu lieu au palais royal, où le roi et la reine, revenus exprès de leur villégiature, se sont rendus à leur rencontre.

Voici le texte du discours prononcé à cette occasion par le roi :

Je vous ai invités à vous réunir ici pour vous manifester les sentiments qui me remplissent le cœur. Votre conduite m'a procuré une très vive satisfaction. Vous avez écrit votre nom avec la plume de fer sur nos annales de victoire et donné un exemple aux générations futures. Vous avez démontré que la discipline de l'armée ne peut pas être ébranlée. Vous avez justifié les espoirs que j'avais placés dans mon armée et vous avez prouvé que les recommandations du gouvernement ont donné de bons fruits. Vous avez donné la preuve non seulement d'une discipline qui ne fléchit pas, mais aussi d'un dévouement et d'une foi à toute épreuve dans votre souverain et chef.

Par votre attitude, vous avez stigmatisé la conduite de ceux qui ont violé leur serment ; je le répète, en ma qualité de roi et de chef je me félicite de posséder avec vous une armée pareille et des chefs tels que vous. Grâce à vos sentiments et à votre confiance, je suis prêt à affronter tout ennemi.

COMMUNIQUÉS OFFICIELS

du Lundi 11 Septembre (771^e jour de la guerre)

15 HEURES.

AU SUD DE LA SOMME, les Allemands ont prononcé pendant la nuit une série d'attaques sur divers points de notre nouveau front. DEPUIS BERNY jusqu'à la région AU SUD DE CHAULNES, ils ont déclenché cinq attaques, dont plusieurs accompagnées de jets de liquides enflammés. Partout les troupes assaillantes ont été rejetées dans leurs tranchées de départ par nos tirs d'artillerie et nos feux de mitrailleuses qui leur ont infligé des pertes sérieuses.

Nuit calme sur le reste du front.

23 HEURES

En dehors d'une lutte d'artillerie assez violente au SUD DE LA SOMME, DANS LES SECTEURS DE BERNY, VERMANDOVILLERS ET CHAULNES, aucun événement important à signaler sur l'ensemble du front.

Les communiqués britanniques

11 HEURES 15.

Les Allemands ont encore contre-attaqué hier à deux reprises sur GINCHY. Nous les avons repoussés.

Des détachements d'infanterie ennemie ont tenté d'aborder nos lignes PRES DE LA FERME DU MOUQUET ET DANS LES ENVIRONS DE POZIERES. Ils ont été dispersés par notre feu.

ENTRE NEUVILLE-SAINT-VAAST ET LE CANAL DE LA BASSEE, nous avons pénétré, sur différents points, dans les tranchées ennemies et fait des prisonniers.

21 HEURES 40.

La situation ne s'est pas modifiée au SUD DE L'ANCRE. On ne signale aucun événement important au cours de la journée.

L'ennemi a déclenché hier, VERS GINCHY, de violentes contre-attaques suivies de corps à corps dans lesquels nous nous sommes emparés de cent un hommes et de quatre officiers, ce qui porte à plus de deux cents le chiffre total des prisonniers faits depuis le dernier communiqué.

Notre artillerie et nos mortiers de tranchées ont aisément enrayé une tentative de bombardement de nos positions au nord DU BLUFF.

Sur le reste du front, rien d'important à signaler.

Communiqué belge

Calme sur le front de l'armée belge.

Sur le front de Salonique

COMMUNIQUÉ OFFICIEL DE L'ARMÉE D'ORIENT

Sur le front de la Strouma les troupes britanniques ont franchi la rivière à la hauteur d'Ortak, sous le feu de l'ennemi, et ont attaqué sur la rive gauche les villages de Nevoljen et de Karadikeni, où l'ennemi se défend avec acharnement.

Depuis la région de l'ouest du Vardar jusqu'au lac Doiran, notre artillerie a violemment bombardé les positions bulgares et effectué des tirs efficaces sur les batteries de l'adversaire.

Sur le front de l'armée serbe, on signale un nouveau recul des avant-postes bulgares.

COMMUNIQUÉ BRITANNIQUE DE L'ARMÉE DE SALONIQUE DU 10 SEPTEMBRE :

Nous avons bombardé Genikos et Nevoljen sur le front de la Strouma, pendant la nuit.

Des patrouilles ennemies très actives ont été dispersées par l'artillerie et le feu de nos mitrailleuses.

Une reconnaissance a été faite sur le front de Doiran, avec un plein succès.

Le Leonardo-da-Vinci pourra être remis à flot

ROME, 10 septembre. — Le gouvernement, avant toute publication du communiqué sur l'explosion du *Leonardo-da-Vinci* a voulu établir les causes de la catastrophe, et une commission technique a été nommée pour rechercher si le sinistre était purement accidentel ou dû à la malveillance.

Cette commission a déjà fait connaître que les premières constatations donnent fort lieu d'espérer que le navire pourra reprendre son service dans la flotte. (Radio.)

LA GUERRE AERIEENNE

Raids de bombardement sur des usines militaires, des dépôts de munitions, des casernes et des aérodromes

(OFFICIEL)

Dans la nuit du 9 au 10 septembre, dix de nos avions ont lancé soixante obus de gros calibre sur des usines militaires importantes au sud de Bruges. Le bombardement, effectué entre quatre cents et huit cents mètres d'altitude, a été très efficace.

Dans la même nuit, cent quatre obus ont été jetés sur des cantonnements et des dépôts de munitions au nord de Somme-Py. De violentes explosions ont été constatées. Enfin, une de nos escadrilles a bombardé les casernes et l'aérodrome de Sarrebourg : vingt obus de gros calibre bien placés au but ont causé des dégâts importants.

"L'Espagne doit se déclarer en faveur des uns ou des autres"

Un important discours de M. Maura leader des conservateurs

MADRID, 11 septembre. — M. Maura, l'ancien leader du parti conservateur, a présidé à Beranga, petit village des environs de Bilbao, une réunion de ses partisans. 6.000 de ces derniers, représentant toutes les régions de l'Espagne, avaient répondu à l'appel de leur chef.

M. Maura, qui n'avait pas, depuis longtemps, fait de déclarations politiques, a prononcé un important discours, dans lequel il a exposé l'attitude de son parti. Selon M. Maura, l'Espagne ne peut abandonner sa neutralité, mais les conditions du conflit actuel rendent désormais impossible son isolement. L'Espagne ne peut attendre la fin de la guerre pour se décider en faveur de l'un ou de l'autre des deux groupes de belligérants. D'autre part, il importe que la France et l'Angleterre ne soient pas hostiles à l'Espagne.

M. Maura a ensuite exprimé son vif désir de revenir au pouvoir, et il a sollicité à cet effet la coopération de tous les éléments conservateurs.

Les déclarations de M. Maura produiront dans tout le pays une impression profonde, surtout parmi les mauristes qui étaient en grande majorité germanophiles. Ce discours a, en outre, une importance considérable au point de vue de l'attitude de l'Espagne vis-à-vis des Alliés. En effet, jamais le prestige de M. Maura n'a été plus grand qu'à l'heure actuelle. (Radio.)

Un petit, tout petit prince qui veut se donner de l'importance



PRINCE GUILLAUME DE HOHENZOLLERN

AMSTERDAM, 11 septembre. — On écrit de Sigmaringen à Berlin que le prince Guillaume de Hohenzollern va publier très prochainement une série de correspondances et de documents prouvant que jusqu'à la dernière heure il a fait l'impossible pour détourner son frère, le roi Ferdinand, de lancer la Roumanie dans cette guerre.

DERNIÈRE HEURE

L'avance roumaine en Transylvanie

PÉTROGRAD, 11 septembre. — Les troupes roumaines ont occupé quelques défilés importants des Alpes de Transylvanie.

L'extrême aile gauche russe et l'extrême aile droite roumaine sont en contact à 45 kilomètres au sud de Kimpolung-Dornavatra.

Communiqué du 11 septembre, 9 h. 10 matin :
FRONT NORD ET NORD OUEST

A l'ouest des vallées supérieures de Maros et de l'Alouta, l'ennemi continue sa retraite.

Nous avons fait prisonniers 3 officiers et 106 soldats.

Au sud de Sibiu (Nagry-Szeben), nous avons occupé le village de Helimbar (Schemmet-Berg).

On a constaté que l'ennemi a employé des balles dum-dum.

Dans la vallée de Streihu, à l'ouest de Mérisor, nous avons repoussé plusieurs attaques ennemies. Nos troupes, passant à l'offensive, ont pris deux canons, deux mitrailleuses et plusieurs caissons avec des munitions. Nous avons fait prisonniers 3 officiers et 302 soldats.

FRONT SUD

Fusillade tout le long du Danube.
Sur le front de la Dobroudja, les opérations continuent.

Le bombardement de Varna

PÉTROGRAD, 11 septembre. — Lors du bombardement de Varna par la flotte russe, les Bulgares hissèrent le pavillon de la Croix-Rouge sur le palais du roi Ferdinand.

[Ajoutons que des dépêches signalent l'évacuation de Varna par la population bulgare.]

Le communiqué russe

PÉTROGRAD, 11 septembre. — Communiqué de l'après-midi du 11 septembre du grand état-major :

FRONT OCCIDENTAL

La situation est sans changement.

FRONT DU CAUCASE

Pendant les 9 et 10 septembre, des combats acharnés ont continué dans la région d'Ognot; le 9 septembre, nous avons fait prisonniers 4 officiers et 240 soldats turcs. Nous avons enlevé une mitrailleuse, un obusier et deux canons, qui, en raison de l'impossibilité de les emmener, ont été précipités dans les rochers.

Dans la direction de Sakiz, nos troupes ont occupé, à la suite d'un combat, la ville de Bans, et elles poursuivent l'ennemi.

Le communiqué italien

ROME, 11 septembre. — Commandement suprême :

Dans la zone entre le Vallarsa et la tête du torrent de Posina, après une préparation d'artillerie entravée par un épais brouillard, notre infanterie a pris d'assaut un fort retranchement au fond de la vallée de Leno. Entre le mont Spil et le mont Corno, elle a complété la conquête des tranchées restées aux mains de l'ennemi après le combat du 7 septembre.

Nous avons réalisé également des progrès sur le terrain au nord du sommet du Pasubio et dans le haut Posina, sur les pentes sud du Corno-des-Coston.

Le long du reste du front, actions d'artillerie. Notre artillerie a détruit des magasins militaires près de Santillario, au nord de Rovereto; celle de l'ennemi a effectué quelques tirs contre Capril (vallée du Cordevole) et Cortina-d'Ampezzo (vallée du Boite) sans faire de dégâts.

Un avion ennemi a lancé une bombe sur Sondrio, sans faire de victimes, ni de dégâts.

NOUVELLES ET DÉPÊCHES

— Le colonel comte Ignatieff, attaché militaire à l'ambassade de Russie à Paris, vient d'être promu, sur la proposition du ministre de la Guerre, au grade de commandeur de la Légion d'honneur. Cette distinction a été accordée en reconnaissance des services éminents rendus par le colonel Ignatieff depuis le début des hostilités.

— Le train de nuit allant de Constantine à Alger, a déraillé près de la gare de Saint-Arnaud. On compte six morts, tous indigènes, et six blessés. Les causes de l'accident ne sont pas encore nettement déterminées.

Les événements d'Athènes

L'ENQUÊTE SE POURSUIT...

ATHÈNES, 10 septembre. — L'enquête sur l'attentat qui a eu lieu à la légation française se poursuit activement, mais actuellement, les seuls faits connus sont qu'une vingtaine d'individus ont pénétré dans les jardins de la légation, ont poussé des cris de : « A bas la France! A bas l'Angleterre! Vive Constantin! » et ont tiré des coups de revolver.

La note verbale présentée à M. Zaïmis dans la matinée, énumérant les demandes de l'Entente, n'a pas revêtu la forme d'un ultimatum, mais, néanmoins, elle est très catégorique.

Les ministres de l'Entente sont convaincus de la sincérité de M. Zaïmis, mais il ont attiré son attention sur le danger des organisations secrètes qui échappent au contrôle du gouvernement et créent une situation d'où résulte l'anarchie.

Le fait que les ligues constituent un danger pour la situation intérieure de la Grèce avait été expliqué au gouvernement par l'Entente bien avant les événements de la nuit dernière.

Des marins français gardent maintenant la légation de France.

Les Grecs de Roumanie s'indignent

BUCAREST, 10 septembre. — La colonie grecque de Bucarest a adressé à M. Zaïmis une protestation contre la politique suivie par le gouvernement grec concernant l'envahissement du sol de la patrie par les Bulgares.

La colonie demande que la Grèce déclare la guerre à la Bulgarie et à la Turquie.

Les atrocités bulgares

ATHÈNES, 10 septembre. — Les Bulgares continuent à piller et à saccager tous les villages où ils passent, s'emparant des récoltes et des vivres des habitants qui sont menacés de mourir de faim.

On télégraphie de Volo que les réfugiés de Cavalla racontent que les Bulgares ont pillé les magasins militaires grecs de Drama. Ils ont razzia les bestiaux et les céréales.

La terreur règne dans toute la région. La population de Cavalla est complètement affamée. (Radio.)

Ferdinand de Bulgarie chez le kaiser

BERNE, 11 septembre. — Le Berliner Tageblatt du 10 courant commente l'arrivée de Ferdinand de Bulgarie au grand quartier général allemand, où il a rencontré Guillaume II.

« Pour la troisième fois, dit-il, depuis l'intervention de la Bulgarie dans la guerre, l'empereur Guillaume et le roi Ferdinand se rencontrent pour un échange amical de vues. »

Le communiqué officiel dit que le roi de Bulgarie est arrivé au grand quartier général du front oriental pour y avoir certains entretiens. Cette formule signifie probablement qu'il ne s'agit pas d'une simple visite amicale et de politesse, mais que des questions de politique et militaires doivent être débattues. Il est à remarquer d'ailleurs que les hommes d'Etat responsables n'assistent pas cette fois à l'entrevue. Naturellement la situation nouvelle qui résulte de l'intervention roumaine aux côtés de l'Entente sera envisagée.

La visite du roi Ferdinand s'est produite peu de jours après la vigoureuse offensive des troupes bulgares et allemandes dans la Dobroudja.

Arrestation d'antimilitaristes à Rome

ROME, 11 septembre. — Les nommés Morara, typographe, et Marinotti, secrétaire de la Fédération de la jeunesse socialiste italienne, ont été arrêtés hier. Ils sont poursuivis pour avoir préparé, avec les concours d'autres socialistes, et d'accord avec le bureau de la jeunesse socialiste internationale de Zurich, des manifestations en Italie pour le 24 septembre, en même temps que dans d'autres Etats. On a saisi 50.000 exemplaires d'un manifeste antimilitariste destiné à être distribué aux soldats du front.

Les personnes arrêtées seront remises à l'autorité militaire.

ROME, 11 septembre. — La tentative de mouvement socialiste qui devait s'étendre dans les pays belligérants et neutres a avorté misérablement. Son instigateur et organisateur est reconnu pour être un sujet allemand, nommé Schweid, naturalisé Américain et résidant en Suisse.

Les pertes avouées des armées allemandes

Les listes de pertes de l'armée allemande, publiées du 1^{er} au 31 août 1916, annoncent les pertes suivantes :

Tués, 47.572; blessés, 151.054; disparus, 41.204. Total : 239.830.

Ce qui porte le total des pertes déclarées depuis le début de la guerre jusqu'au 31 août 1916 aux chiffres suivants :

Tués, 841.404; blessés, 2.121.770; disparus, 430.208. Total : 3.393.382.

Ces chiffres ne se rapportent qu'aux pertes constatées jusqu'au 31 juillet au plus tard, un délai d'un mois au moins étant nécessaire à la centralisation des renseignements. Nous avons, de plus, la preuve que toutes les listes sont volontairement incomplètes : le chiffre publié accuse, par rapport au chiffre constaté, une réduction très notable et à peu près constante.

Les chiffres publiés durant le mois d'août sont de beaucoup supérieurs à la moyenne des vingt-trois mois qui précèdent, qui était :

Tués, 34.514; blessés, 85.683; disparus, 16.912. Total, 137.110.

Cette différence considérable, qui atteint presque le double pour les blessés, et le dépasse pour les disparus, s'explique par le fait que les pertes publiées en août sont principalement celles du mois de juillet. Notre offensive sur la Somme a commencé le 2 juillet.

Les pertes en officiers pour la même période sont les suivantes, d'après les listes officielles :

Tués, 1.348; blessés, 3.063; disparus, 619; prisonniers, 133. Total, 5.163.

Ce qui porte les totaux, jusqu'au 31 juillet, aux chiffres suivants :

Tués, 26.071; blessés, 50.663; disparus, 4.253; prisonniers, 2.397. Total, 83.384.

Les moyennes des 23 mois précédents étaient respectivement :

Tués, 1.075; blessés, 2.069; disparus, 158; prisonniers, 98. Total, 3.400.

ON PREVOIT EN AMERIQUE un recul des Allemands

NEW-YORK, 11 septembre. — Le New-York Tribune prévoit que les Allemands évacueront prochainement les régions françaises envahies.

Ses prévisions se fondent sur ce que « les Français ont repris leur offensive et ont acquis de nouveaux gains avec une rapidité vraiment surprenante ». De telle sorte que le grand saillant allemand allant de Péronne à l'Oise, se déforme très rapidement; mais le mouvement en arrière des Allemands n'a pas pour résultat de raccourcir leurs lignes; au contraire, il les allonge, et cela précisément au moment où le grand besoin d'hommes est urgent sur le front oriental.

« Verdun, dit la Tribune, n'a pas coûté aux Allemands moins de cinq cent mille hommes, la Somme cent cinquante mille, les opérations russes au moins cent mille encore. Depuis le 24 février, les empires centraux ont perdu un million et demi d'hommes et par sucroit les voici obligés de faire face à un nouvel ennemi. »

COMMUNIQUÉ HEBDOMADAIRE BELGE

LE HAVRE, 11 septembre. — Communiqué hebdomadaire du grand quartier général belge :

Pendant la période du 2 au 8 septembre, l'activité de l'artillerie a été relativement modérée sur l'ensemble du front de l'armée belge, à part vers son extrémité sud.

Dans le secteur Stenstraete-Boesinghe se sont produites à diverses reprises, et principalement durant les nuits, de sérieuses luttes à coups de bombes. Ces combats ont donné lieu à de violents duels d'artillerie. Les pièces belges de tout calibre ont réagi avec force contre les batteries ennemies.

Egalement dans le secteur de Steenstraete-Hetsas, l'artillerie belge a exécuté, au cours de ces derniers jours, des tirs de destruction efficaces sur les organisations défensives de l'adversaire.

Dans la soirée du 6 septembre un aviateur belge a effectué un vol de trois heures, parcourant 300 kilomètres dans l'obscurité et survolant Bruxelles, où il lança des proclamations.

Le 7 septembre un autre aviateur belge s'est, par un temps défavorable, rendu au-dessus d'Anvers dans le même but.

Dans ces deux villes, l'émotion a dû être grande; les aviateurs aperçurent des rassemblements sur les places publiques.

La puissante artillerie britannique ouvre superbement les voies à l'infanterie



LES SERVANTS REÇOIVENT PAR TÉLÉPHONE L'ORDRE DE COMMENCER LE TIR



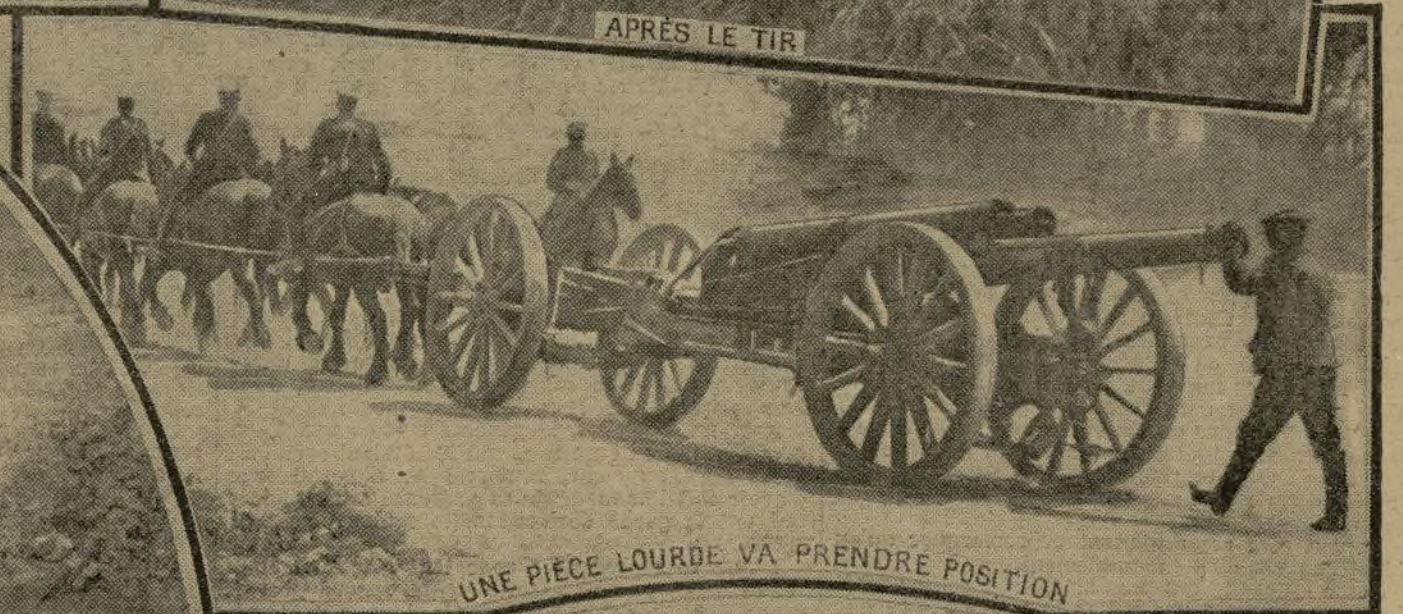
LE CHARGEMENT DE LA PIÈCE



APRÈS LE TIR



UNE TENTE À L'ABRI D'UN GROS ARBRE ATTEINT PAR UN OBUS



UNE PIÈCE LOURDE VA PRENDRE POSITION



UN TOMMY CHARGE SES GRENADES



OFFICIERS À L'ENTRÉE DE LEUR ABRI SOUTERRAIN



PRISONNIERS CAPTURÉS AU BOIS DELVILLE

Sir Douglas Haig, commandant en chef des effectifs britanniques opérant sur le front français, précise, en un récent communiqué, que, au cours de la semaine dernière, en d'héroïques batailles, nos alliés ont pu réaliser une avance de 300 à 3.000 mètres sur une longueur de 6 kilomètres, en s'emparant de la ferme de Falfemont, du bois de Leuze, de Guillemont et de Ginchy. Ces im-

portants succès ont été réalisés par la collaboration d'une artillerie aussi nombreuse que puissante et d'une infanterie qui, en terrain bouleversé, a conquis, avec une verve admirable, des positions d'où les Allemands ne croyaient pas pouvoir être délogés. L'ennemi d'ailleurs reconnaît de plus en plus que les canons d'en face parlent un langage aux accents irrésistibles.

A propos de la reprise des travaux législatifs

Dans le grand nombre de projets ou propositions de lois se rapportant aux questions militaires, dont le Parlement a été saisi depuis la guerre, il en est d'importants qui ont heureusement abouti, et nous en donnons la nomenclature il y a peu de temps.

D'autres nécessitent un examen prolongé et difficile; par exemple, la refonte de la législation des pensions, et ce qui touche au sort des réformés, mutilés, orphelins, généralement de toutes les victimes de la guerre: on ne peut, à cet égard, que faire crédit aux Chambres, en exprimant toutefois le vœu que ces intérêts sacrés ne restent pas longtemps encore en souffrance.

Par contre, des mesures, proposées la plupart par le gouvernement, qui sont d'une immédiate nécessité et ne semblent donner lieu ni à des objections ni à de longues études, restent indéfiniment ajournées: nous citerons les projets se rapportant au recrutement des cadres actifs des médecins, pharmaciens et vétérinaires; ceux qui ont pour objet d'établir le régime des changements d'arme des officiers entrés dans l'infanterie sur leur demande ou d'office; l'admission des capitaines de réserve dans l'armée active; la réintégration des officiers en réserve spéciale, etc.; presque tous comptent déjà un an depuis leur dépôt. Il en est de même de propositions relatives à l'encadrement des troupes indigènes de nos colonies.

Dans d'autres matières plus générales, telles que les limites d'âge des officiers, l'avancement et les nominations à titre temporaire, l'attribution de la croix de guerre, la même lenteur peut être observée.

Encore ne parlerons-nous pas des nombreuses questions émanant de l'initiative parlementaire et dont beaucoup reposent sur des observations fondées, qui mériteraient d'être étudiées et discutées rapidement.

Pendant que le travail législatif proprement dit demeure ainsi retardé, la Chambre est de plus en plus absorbée par l'examen de « propositions de résolutions », dont le nombre n'a cessé de croître.

Cette pratique, prévue sans doute par le règlement, était à peu près inusitée avant la guerre; elle s'est depuis généralisée: si on n'en relève qu'un petit nombre d'exemples pendant le premier semestre de 1915, on en compte déjà une trentaine dans le second; mais, de janvier à juillet 1916, ce n'est pas moins d'une centaine (exactement 101) de ces propositions que le bureau de la Chambre a reçues. Presque toutes concernent la mobilisation ou l'armée et elles renferment les sujets les plus variés, depuis le haut commandement jusqu'aux permissions.

Il peut être assez piquant de remarquer qu'au Sénat l'on s'en abstient totalement.

D'une efficacité des plus aléatoires, cette procédure ne comporte pas moins la même filière que les propositions de lois: renvoi aux commissions, rapport, amendements, délibération publique, vote. Sans portée législative, elle n'est pas sans conduire souvent à une confusion des pouvoirs, en s'immisçant dans le domaine de l'ordre gouvernemental ou tout au moins administratif.

Comme l'a dit le président du Conseil, dans la séance du 20 juillet: « Quant un projet de résolution a été voté, ce n'est pas un droit qui est créé, mais un vœu exprimé dont le gouvernement tiendra le plus grand compte... possible. »

Moins de « résolutions », et le temps pris par celles-ci sera, semble-t-il, plus heureusement consacré à l'élaboration des lois nécessaires et que le temps de guerre ne permet pas d'ajourner.

Commandant V...

La municipalité de Toulon et la question du gaz

TOULON, 11 septembre. — La municipalité de Toulon a communiqué au Conseil municipal la décision de M. Malvy, ministre de l'Intérieur, renvoyant la délibération qui augmentait de 15 centimes le prix du mètre cube de gaz et la décision de la compagnie du gaz refusant toute nouvelle concession à ce sujet et annonçant qu'elle fermerait son usine le 30 septembre.

Le Conseil municipal a eu alors à examiner dans quelles conditions aurait lieu la réquisition de l'usine et du personnel qui est indiquée par M. Malvy pour solutionner la crise. Le Conseil municipal, sur la proposition de M. Micholet maire, a voté une motion indiquant que, tout en acceptant d'appliquer la solution indiquée par le ministre de l'Intérieur, il lui était impossible d'engager la ville dans la responsabilité des frais qui vont en résulter et qui certainement, en raison de la hausse du fret du charbon, seront fort sensiblement au-dessus des recettes. En conséquence, la municipalité fera savoir, par l'intermédiaire du préfet du Var, au ministre de l'Intérieur, qu'elle entend rester étrangère au déficit qui résultera pour l'époque actuelle de la réquisition décidée par le gouvernement du personnel et de l'usine à gaz.

Dans les casemates de Verdun

M. Lloyd George parmi les défenseurs de la place forte

Dans les casemates de la citadelle de Verdun, sous ces voûtes taillées en plein roc à des profondeurs qui les rendent inviolables, les officiers de la défense ont ressenti, le 8 septembre, une émotion intense, la plus aiguë peut-être de toutes celles éprouvées dans l'enfer de la guerre. Ces soldats dont les nerfs ont résisté pendant des jours et des semaines à un « marmitage » effroyable, et qui n'ont pas tremblé devant des assauts d'une violence inconnue, se sont laissés troubler et attendrir jusqu'aux larmes en entendant, dans le calme et la recueillance de ces nouvelles catacombes, une voix grave et presque religieuse évoquer l'héroïsme presque traditionnel de la France et leur exprimer une admiration émue.

Cette voix, c'était, il est vrai, celle de Lloyd George, qui sait parler aux hommes cœur à cœur.

Le ministre de la Guerre anglais, qui s'était fait conduire sur le front français par M. Albert Thomas, sous-secrétaire d'Etat de l'artillerie, avait été invité par le gouverneur de la place de Verdun, le général Dubois, à partager le repas en commun de ses officiers, dans les souterrains de la citadelle. Il avait accepté avec empressement une invitation qui lui permettrait de prendre contact avec les chefs des troupes dont il venait, en traversant la ville bouleversée par le bombardement, de connaître mieux encore l'héroïsme sans mesure.

La présentation s'est faite simplement, sans manifestations. Il avait trouvé les officiers de la défense, depuis les sous-lieutenants jusqu'au chef d'état-major, portant encore les traces de la bataille d'où ils venaient et où ils allaient retourner tout à l'heure, réunis autour de la même table. Cette table était dressée dans le sens de la longue salle voûtée où sont installées les cuisines. Le général avait conduit le ministre anglais et M. Albert Thomas à une « table d'honneur », placée tout au bout de la table commune.

On avait mangé presque en silence; les voix gardant, en tout cas, une expression recueillie étaient restées dominées par le ronflement des ventilateurs qui, seuls, mettaient un peu de mouvement dans cette salle, en faisant flotter, dans leur courant d'air, les plis d'un drapeau.

A la fin du repas, le général Dubois ayant, en quelques mots heureux et qui lui étaient certainement allés au cœur, remercié M. Lloyd George d'avoir fait l'honneur de sa présence aux officiers qui ont la garde de Verdun, le ministre anglais se leva.

D'une voix presque sourde tant elle était contenue, mais qui sous cette voûte sonore portait cependant jusqu'au bout de la longue table, il parla. Comme il s'exprimait en anglais, la plupart des convives cherchaient à pénétrer le sens à travers l'expression de l'orateur qui, la tête penchée, le regard concentré, semblait prononcer des paroles rituelles, une sorte de prière plutôt qu'un discours.

Le ministre anglais s'exprimait à peu près en ces termes:

« Je veux d'abord, général, vous dire la joie que vous m'avez faite en m'invitant à m'asseoir à la table de vos officiers, au cœur même de votre citadelle de Verdun. Je suis heureux de les voir réunis autour de nous, ceux qui reviennent de la bataille, ceux qui y seront demain, et ceux qui, avec vous, montent la garde de ces murailles inviolables. Le nom de Verdun suffira à évoquer dans l'histoire de tous les siècles un souvenir impérissable. Aucun des grands faits d'armes dont l'histoire de la France est remplie ne témoigne mieux des plus hautes qualités de l'armée et du peuple français, et cette bravoure, ce dévouement à la patrie, auxquels le monde a toujours rendu hommage, se sont renforcés d'un sang-froid, d'une ténacité qui n'ont rien à envier au flegme britannique. »

« Le souvenir de la victorieuse résistance de Verdun sera immortel, parce que Verdun a sauvé, non seulement la France, mais notre grande cause commune et l'humanité tout entière. Sur les hauteurs qui entourent cette vieille citadelle, la puissance malfaisante de l'ennemi est venue se briser, comme une mer furieuse sur un roc de granit. Elles ont dompté la tempête qui menaçait le monde. »

« Pour moi, je me sens remué profondément en touchant ce sol sacré. Je ne parle pas en mon nom seul: je vous apporte l'admiration émue de mon pays et de ce grand empire dont je suis ici le représentant. Ils s'inclinent avec moi devant le sacrifice et devant la gloire. »

« Une fois de plus, pour la défense des grandes causes auxquelles son avenir même est attaché, l'humanité se tourne vers la France. »

A ce moment, M. Lloyd George s'arrêta au milieu d'un silence religieux, solennel. Puis, redressant la tête, et élevant son verre, d'un geste qui mit debout tous les assistants:

« A la France! »

« Aux héros tombés sous Verdun! »

TRIBUNAUX

Pour redorer son blason

En janvier dernier, le comte Henri de Bellot, châtelain à Lailieu (Loir-et-Cher), mobilisé G. V. C. à Rosendaël, était, au cours d'une permission passée à Paris, présenté par Mme Jeanne d'Alleré, à une dame se disant veuve, du nom de Van Zantlin. Cette dernière, qui se prétendait affligée de 6 à 8 millions, consentit à devenir la « fiancée » du gentilhomme quelque peu ruiné. Les « fiançailles » coûtèrent au trop naïf châtelain une soixantaine de mille francs, y compris un emprunt de 40.000 francs garanti par une hypothèque sur son château.

S'apercevant, mais un peu tard, qu'il était victime d'une escroquerie, le comte Henri de Bellot porta plainte. Le 12 juillet, l'affaire venait devant la dixième chambre correctionnelle. Mme d'Alleré et la « fiancée » étaient condamnées chacune à huit mois de prison et 50 francs d'amende.

Sur appel, l'affaire revenait, hier, devant la chambre des appels correctionnels, présidée par M. de Valles. Après plaidoiries de M^{rs} Garçon et Paul Morel, la Cour a porté la peine à une année d'emprisonnement.

Au conseil de guerre de Marseille : l'affaire Gatzler

MARSEILLE, 11 septembre. — Ce matin ont commencé, devant le conseil de guerre de la 15^e région, les débats de l'affaire Gatzler, qui dureront plusieurs audiences.

L'inculpé, Frédéric-Guillaume Gatzler, né le 12 juin 1856, à Henkelheim, grand-duché de Hesse (Allemagne), marchand d'eaux minérales, 5, rue de la Darse, à Marseille, naturalisé par décret en date du 7 mai 1898, était demeuré un germanophile ardent. De ses deux filles, l'une, mariée au docteur allemand Klein, habite l'Allemagne, l'autre a épousé un Suisse allemand, nommé Fey.

Une double inculpation pèse sur Gatzler. La première porte sur la détention illicite d'armes de guerre. Une perquisition, opérée dans l'entrepôt de l'inculpé, avait amené la découverte d'une cachette renfermant 70 fusils Gras, modèle 1874 et 1885 entourés de sciure et démontés en trois parties; ensuite quatre caisses portant les inscriptions « glaces, haut, bas, fragile ». Dans le compartiment du milieu de ces caisses, divisées en trois compartiments, se trouvaient 97 fusils qui constituaient le reliquat d'opérations de contrebande d'armes de guerre auxquelles avait pris part Gatzler pendant les années 1904 et 1905.

Les armes achetées au commerçant Jean Gaucher, étaient transitées par Gatzler pour le compte d'un nommé J. Robie, négociant à Tanger, et expédiées à ce dernier dans cette résidence. Ces opérations cessèrent en juillet 1905, l'inculpé se sentant trop étroitement surveillé.

La deuxième inculpation vise Gatzler au point de vue commercial pour infraction à la loi du 4 avril 1915 pour avoir exécuté, postérieurement à la mobilisation et à la loi, une convention d'ordre économique, conclue antérieurement à la guerre, avec Andreas Saxlehner, propriétaire de la marque Hunyadi Janos.

Gatzler possédait à Cruzy (Hérault) une source d'eau minérale purgative (actuellement sous séquestre).

Par lettre d'octobre 1914, il offrit à Saxlehner d'exploiter cette source pour son compte et de le faire participer aux bénéfices de cette exploitation après la guerre.

D'autres inculpations n'ont pu être retenues, soit que le conseil de guerre se trouve incompetent, soit qu'elles soient antérieures à la loi.

La première audience est consacrée à la lecture de l'acte d'accusation et de l'ordre de mise en jugement. Douze témoins sont cités par la défense. L'un d'eux M. Robert Pouyet, associé de Gatzler pour son commerce d'eaux minérales, est défaillant. M. Paul Barlatier, président de la Ligue antiallemande de Marseille, qui a demandé à déposer, sera entendu dans une des prochaines audiences.

La séance de l'après-midi est consacrée à l'interrogatoire de l'accusé et à l'audition des commissaires spéciaux, Borrelli et Lapeyre, qui enquêtèrent et perquisitionnèrent chez Gatzler et qui confirment leurs rapports.

L'audience est renvoyée à demain matin, 8 heures, pour l'audition des autres témoins.

L'équipage du Renaudin

Un arrêt du tribunal de Toulon

TOULON, 11 septembre. — A la demande du ministre de la Marine et sur rapport du procureur de la République établissant qu'il ne subsiste aucun doute sur le sort des quarante-huit disparus de l'état-major et de l'équipage du torpilleur d'escadre *Renaudin*, coulé le 17 mars dernier en Adriatique, le tribunal civil vient de rendre un jugement déclarant constant le décès de tous ces braves, morts pour la France.

Ce jugement, qui tient lieu d'acte de décès, sera transcrit sur les registres de l'état-civil de la commune de Toulon, port comptable du bâtiment et sur les registres de l'état-civil des communes où les glorieux disparus du *Renaudin* ont eu leur dernier domicile.

ECOLE Boulevard Poissonnière, 19 **PIGIER**
Rue de Rivoli, 53
Commerce, Comptabilité, Sténo-Dactylo, Langues, etc.

Nous rappelons à nos abonnés que toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande d'abonnement et de 50 centimes pour tous frais. Il ne pourra être fait droit qu'aux demandes présentées dans les conditions ci-dessus.

LES CONTES D'EXCELSIOR

La "location"

En sortant de la mairie de la petite ville, la Barbotte traversa la place et prit la grand'rue pour entrer à Richâteau, le village où toujours elle avait élu. C'était un soir d'octobre. Le crépuscule s'annonçait, et elle pressait le pas. Aujourd'hui, le roi n'était pas son cousin. Elle venait de toucher sa « location », comme elle disait : dix-sept francs cinquante qui, depuis plus d'un an, à échéance fixe, omblaient tous les quinze jours dans son porte-monnaie.

Elle n'en profitait pas pour se mettre à la dernière mode : elle avait conservé bonnet blanc, jupon court et gros sabots. Elle n'en usait point pour s'offrir des loucours : elle continuait de déjeuner de pommes de terre au lard et de diner d'une soupe à l'huile. Tous les mois, elle envoyait dix francs à son garçon que la mobilisation avait rappelé dans un régiment de réserve et qui, depuis, se battait... par là-bas... dans le Nord... Jamais elle n'avait su au juste le nom du pays. Il lui écrivait toujours : « Je n'ai pas besoin d'argent. » Elle lui en envoyait quand même.

Lors de la déclaration de la guerre, il était son unique soutien. Il y avait bien Barbot, mais allez donc compter sur un homme qui, par brusques coups de tête, partait un beau matin, après l'avoir battue à veuille, pour se louer dans des fermes de départements lointains où parfois il restait plus d'une année ! Précisément, il avait disparu de Richâteau vers le milieu de juin 1914, et depuis ce temps elle en était sans nouvelles. Elle ne s'inquiétait pas. Mais elle ne pouvait s'empêcher de sans cesse penser à lui, avec la crainte de le voir revenir. Qu'elle était donc plus tranquille, seule, et libre de tailler et rogner à sa guise ! Jamais malade, solide encore à soixante ans, elle ne s'était fait aider que lors de la dernière moisson. L'argent de sa « location » était sacré pour elle : n'en dépensait que le strict nécessaire, elle mettait de côté, chaque mois, une quinzaine de francs.

Il faisait nuit quand elle arriva. Le village n'était pas éclairé. Tous les volets étaient clos. Quelques lampes seulement brillaient d'un faible éclat, mais la Barbotte connaissait un par un les mares, les tas de fumier, les troncs d'arbres et les grosses pierres. Pas un bruit. Les chiens de garde eux-mêmes, reconnaissant son pas, dédaignaient d'aboyer. Elle cherchait sa clef dans la poche de son tablier, tout en frottant ses sabots sur le granit du seuil, lorsqu'elle entendit, plutôt qu'elle ne le vit, se lever quelque un qui était assis le dos appuyé contre la porte. Elle ne s'y trompa point : ce ne pouvait être que Barbot.

— C'est toi ? dit-il.

— C'est moi, répondit-elle.

Elle fut bien obligée d'ajouter :

— Te voilà revenu ? Où que tu étais donc ?

— Par là, dit-il en esquissant vers l'ouest un geste qu'elle ne vit pas. Dans la Sarthe. Et le garçon ?

— Il est dans le Nord.

— Ah ! fit Barbot.

Et ce fut tout. Ils n'avaient plus rien à se dire. Machinalement, elle tournait et retournait la clef dans sa poche sans se décider à ouvrir. Il lui prenait même des envies de laisser là ses sabots et de détalier si vite qu'il ne pût la rattraper. Mais il aurait été capable d'enfoncer la porte et de tout mettre au pillage, bien que ce soir il ne parût pas surexcité. Quinze mois de séparation l'avaient déshabituée de lui. Et elle attendait elle ne savait quoi.

— Alors, femme, dit Barbot, au revoir.

— Tu ne restes donc pas ? fit-elle, à la fois stupéfaite et heureuse.

— Non. J'ai un camarade qui m'attend au tournant de la route. On s'en va dans le Midi. Marcher un peu plus un peu moins, pendant qu'on y est !... J'ai fait un crochet jusqu'ici pour prendre des nouvelles du garçon.

— Tu ne vas pourtant pas t'en aller comme ça ! s'exclama-t-elle.

— Je n'ai besoin de rien, dit-il. Et l'autre m'attend.

Mais elle se dépêchait d'ouvrir la porte et d'allumer la bougie. Barbot entra comme un étranger dans cette chaumière qui était la sienne.

— Tu boiras bien un verre de vin ? dit-elle. C'est toujours de celui du petit fût que tu avais acheté avant de partir. Moi, ce n'est pas ce que j'en prends.

Exceptionnellement, elle en but pour trinquer avec lui. Et elle lui conta tous ses tracasseries de paysanne

obligée de cultiver elle-même. Mais elle ne souffla mot de sa « location ». Barbot piétinait d'impatience.

— Je vais t'accompagner jusqu'à la route, dit-elle.

Il ne répondit rien, mais la laissa faire.

— Quand c'est-il que tu penses revenir ? demanda-t-elle.

— J'en sais rien. Pas avant la fin de la guerre, probable. Il y a de l'ouvrage partout, et bien payé.

Sur la route, on entendit tousser le camarade.

— Femme, dit Barbot, dont la voix tremblait un peu, voilà vingt francs que tu enverras au garçon. Probable qu'il n'a pas beaucoup d'argent, là-bas ?

— Ma foi, répondit-elle, j'ai déjà bien du mal à joindre les deux bouts. Ce n'est pas comme si tu restais avec moi...

Henri Bachelin.

Une nouvelle répartition du sucre

Les quantités de sucre mises par le ministère du Commerce à la disposition de la Chambre syndicale du commerce des sucres sont fixées comme suit :

Sucres blancs : 1.000 quintaux à Paris, 1.500 à Bordeaux, 1.000 à Nantes; sucres roux : 500 quintaux à Paris, 300 à Marseille.

Faits divers

Tué par une sentinelle. — La nuit dernière, vers une heure, la sentinelle de garde au pont du Landy, à Saint-Denis, voyait arriver plusieurs ouvriers d'usine qui paraissaient en état d'ébriété et se disposaient à traverser la voie ferrée.

Fidèle à sa consigne, le G. V. C. voulut éloigner les ouvriers, et, à diverses reprises, il cria de toutes ses forces : « Au large ! On ne passe pas ! » Puis, comme tous ses avertissements restaient sans effet et que les noctambules avançaient sur lui en proférant des menaces, il fit feu. Un homme tomba ; les autres, effrayés, prirent la fuite.

L'ouvrier avait été tué d'une balle reçue en pleine poitrine. C'est un nommé Paul Villain, âgé de trente-quatre ans, mobilisé dans une usine de Saint-Ouen. Il était marié et père de cinq enfants.

Le commissaire de police de la Plaine-Saint-Denis a ouvert une enquête, de concert avec l'autorité militaire.

Accidents d'automobiles. — Pour ne pas entrer en collision avec l'automobile 9.993 U, qui parcourait à une allure vertigineuse l'avenue des Gobelins, le chauffeur du taxi 9.827 G-F dut raser le trottoir à sa droite pour se garer. Dans ce mouvement, il a renversé deux passants. L'un, M. Eugène Cocu, âgé de quarante-quatre ans, soldat au 7^e d'artillerie lourde, actuellement en permission, a été blessé légèrement. L'autre, M. Charles Kempeleers, âgé de vingt ans, ajusteur, demeurant 30, rue Broca, a été blessé plus gravement et admis à l'hôpital Broca.

On recherche le chauffeur de la 9.993 U, qui a réussi à disparaître.

À 11 heures, hier matin, quai de Bercy, à Charenton, un garçonnet d'une dizaine d'années, et dont l'identité n'a pu être établie, a été renversé et tué par une automobile. Le corps de l'infortuné a été transporté à la Morgue.

À 2 heures de l'après-midi, rue Saint-Antoine, Mme Amédée Dupont, âgée de quarante-six ans, demeurant 10, rue de l'Ave-Maria, a été renversée par une automobile et transportée, dans un état alarmant, à l'Hôtel-Dieu.

Rue de la Chapelle, à la hauteur de la gare aux charbons, M. Louis Pelletier, âgé de cinquante-cinq ans, demeurant 184, rue de la Chapelle, a été écrasé par un taxi. Il est mort en arrivant à l'hôpital Lariboisière.

Rixes sanglantes. — Hier, à 9 heures du matin, une rixe a éclaté entre plusieurs consommateurs attablés dans un débit de vins situé 5, rue Houdart, et le nommé Paul Janssnet, vingt-neuf ans, a été blessé d'un coup de couteau au bras droit. Il a été admis à l'hôpital Tenon. On recherche le coupable, connu seulement sous le sobriquet de « Grand Léon ».

À la même heure, et dans le même quartier, rue Haxo, aussi dans des circonstances identiques, le nommé Charles Dessaignen, quarante-neuf ans, demeurant 67, rue Saint-Fargeau, a reçu deux coups de couteau dans le côté gauche. Il a été transporté dans un état très grave à l'hôpital Tenon.

Incendie dans une péniche. — A 5 heures, hier matin, le feu s'est déclaré à bord de la péniche Albert, chargée de charbon et amarrée dans le petit bras de la Seine, en face le numéro 36 du quai des Orfèvres.

Les pompiers de la caserne de l'état-major, accourus au premier signal, ont éteint l'incendie qui n'a occasionné, fort heureusement, aucun accident de personnes.

DÉPARTEMENTS

Les ours dans les Pyrénées. — TARBES. — Le maire de Loudenvielle a signalé au préfet la présence de nombreux ours dans les montagnes de Loudenvielle. Genos et Geus. Quarante brebis ou moutons ont déjà été dévorés. Des battues sont organisées.

Une prise d'armes

Après-demain jeudi, 14 septembre, à 9 heures du matin, une prise d'armes aura lieu, dans la cour d'honneur des Invalides, pour une remise de décorations

Le rendement des impôts indirects pendant le mois d'août

L'administration des Finances nous communique la situation du recouvrement des impôts indirects et monopoles pendant le mois d'août (vingt-cinquième mois de la guerre). Le produit réalisé atteint 335.135.000 francs.

Ce produit accuse des plus-values de 92.430.500 francs, ou 38 0/0 sur les recouvrements du mois d'août 1915 et de 41 millions 342.100 francs, soit 14 0/0, sur des rendements normaux. Ces plus-values exceptionnelles sont dues surtout à un accroissement considérable des recettes douanières.

Le montant des droits perçus à l'importation dépasse, en effet, 148.700.000 francs (contre 63.100.000 francs en août 1915 et 50.600.000 francs en période normale).

Les perceptions de l'administration de l'enregistrement n'ont pas subi de variations notables pendant le mois d'août, au cours duquel cependant on voit en général se produire un fléchissement des recettes par suite du ralentissement des transactions. Au contraire, le droit sur les opérations de bourses a donné lieu à des encaissements supérieurs à ceux des mois précédents.

La diminution sur les vins se maintient à un taux sensiblement égal à celui des derniers mois; corrélativement, les bières continuent d'accuser une plus-value appréciable. Les ventes de tabacs et de poudres ont de leur côté procuré de notables suppléments.

Enfin, les droits sur les sucres se sont élevés à 14.751.000 francs contre 17.835.000 francs en août 1915 et 17.383.000 francs dans le même mois d'une année normale.

Apprenez rapidement

chez vous la Comptabilité, la Sténo-Dactylo, etc. Demandez programme gratuit aux Etablissements

JAMET-BUFFEREAU, 96, R. de Rivoli, Paris Succursales : NANCY, BORDEAUX, MARSEILLE.

NOUVELLES PARLEMENTAIRES

Nos prisonniers

M. Bonnefous, député de Seine-et-Oise, avait demandé à M. Briand, président du Conseil, ministre des Affaires étrangères, si le gouvernement français avait accepté la proposition d'internement en Suisse des prisonniers de guerre capturés depuis dix-huit mois et pères de trois enfants au moins. M. Briand vient de lui faire savoir que le gouvernement français a donné son adhésion à cette proposition, qui se trouve actuellement soumise à l'examen du gouvernement suisse.

L'utilisation des effectifs

MM. Hubert Rouger et Compère-Morel, députés du Gard, ont déposé une demande d'interpellation sur l'utilisation de nos effectifs. Cette demande d'interpellation sera jointe à celle déposée sur le même objet par M. Vincent Auriol.

POUR LES JOURS FRAIS

Il n'est besoin d'être ni très coquette ni très dépensière pour aimer les déshabillés clairs, souples et vaporeux dans lesquels on s'enveloppe au sortir du lit. C'est un genre de vêtement qu'il n'est pas bien difficile de faire à la maison, et les petits raffinements qu'on y apporte n'en augmentent pas toujours énormément le prix de revient.

Mais s'il est facile d'avoir un gentil saut-de-lit dans le genre léger, il est souvent assez difficile de rendre coquet un peignoir chaud. Quand, au réveil, au travers des vitres et des rideaux on aperçoit un paysage brumeux et un ciel gris on est peu sensible au charme des voiles Ninon ou des crêpes de Chine. Voici pour les matinées fraîches ou pour les jours de grippe un peignoir confortable. Il affecte un peu la forme des robes de chambre masculines; il est coupé droit avec une couture biaisée sous chaque bras. Les manches longues montées par un gros liséré sont beaucoup plus confortables que les emmanchures kimono. Entièrement faite d'un zénana mauve doublé de flanelle ou de pongée du même ton, cette chaude douillette sera bien accueillie des frileuses. De simples biais de velours parme ourlent les grandes poches, les parements et le grand col et les revers. Les boutons sont également en velours parme.



Saut-de-lit de zénana mauve.

Jeanne Farmant.

Les "vient de paraître" Petite gazette de la Comédie

Strophes d'acier, par MAURICE ALLOU (Berger-Levrault)

On s'est trop hâté d'écrire que la guerre ne nous vaudra pas quelques mâles accents de poète. En voilà un qui claironne fort bien, avec, dans sa chanson, des accents, ma foi, neufs quelquefois, avec du souffle, et en un si bémol martial et héroïque, sans couacs, qui fait plaisir et reconforte. Son titre est très bien choisi. Ses strophes sont d'acier, plus ou moins bichromées, mais lisez : *Albert I^{er}, la Cathédrale blessée, Lettre d'une mère allemande*, d'autres morceaux bien fondus, bien martelés, et vous conviendrez que l'éditeur n'a pas trop mal employé son temps en prêtant quelque valeur au manuscrit de M. Allou.

A l'arrière, par FRÉDÉRIC MASSON, de l'Académie française (librairie Paul Ollendorf).

Ce recueil des articles de M. Frédéric Masson, parus dans *Excelsior*, le *Gaulois* et l'*Echo de Paris*, a tout particulièrement trait aux projets d'assistance dont l'auteur stimula la réalisation, aux œuvres qui furent fondées à la suite de son cri d'appel. *A l'arrière* marque les étapes de la bienfaisance parisienne pendant la guerre et rend hommage à ceux qui en furent les dévoués artisans. Palmarès d'un généreux patriotisme, qui, bien que loin des combats, servit hautement la France, l'ouvrage que voici sera lu et relu avec émotion, aujourd'hui et plus tard, par ceux qui souffrirent le plus du formidable drame, et par ceux aussi qui, soldats de la bonté, s'employèrent, à l'arrière, à ramasser les blessés.

The Nation of the future, par L. HADEN GUEST (G. Bell and Sons, Londres).

C'est là un très remarquable traité des meilleures conditions de l'hygiène à l'école et dans la famille, et des moyens les plus sûrs pour former de parfaites générations pour un plus beau, plus sain et plus exemplaire pays. Ce qui s'applique à la Grande-Bretagne convient à la France, sur ce chapitre de la culture nationale. L'auteur, médecin inspecteur des écoles du comté de Londres, était excellentement qualifié pour élaborer ces conseils. Il a composé son livre sous l'uniforme du soldat, depuis le commencement de la guerre, sur les lignes britanniques, en terre française. C'est une raison de plus pour quoi nous avons plaisir à en parler. Parmi ses frères d'armes, il a pu se rendre compte, mieux que jamais, que de beaux hommes adultes ne sont possibles que si l'on prend scientifiquement, méthodiquement soin de l'enfant.

The Nation of the future ne pouvait paraître en un temps où son actualité fût plus éloquentement attestée par les faits; ajoutons que le docteur L. H. Guest fonda l'hôpital franco-anglais de l'hôtel Majestic à Paris, en août 1914, de même que les hôpitaux britanniques de Nevers et de Limoges en automne 1914, hôpitaux qui, tous, sauf le premier, sont aujourd'hui en pleine activité.

Les Chants de la tourmente, par MAURICE POTTECHER (Paul Ollendorf).

Une suite de poèmes imagés, musicaux, éloquentes, héroïques et drapés de pitié. La patrie et l'humanité y parlent tour à tour. Ce livre doit plaire aux lettrés, aux artistes, aux raffinés, comme il doit toucher le peuple, l'artisan, le laboureur. Son rythme, tout de juste sentiment et de pensée émue, ira au cœur de chacun.

O peuples, — car je parle à tous, — souvenez-vous ! dit le poète.

Et parce que ses vers sont bien beaux — enfin, de belles strophes nées dans la tourmente — on ne saurait les tendre à tous d'un geste trop chaleureux.

La Re traite de Serbie, par le médecin-major Louis THOMSON (Hachette).

L'auteur a vécu six mois en Serbie, d'avril à septembre 1915. Puis, d'octobre à décembre, il fut de la retraite, où toute une nation dut se retirer devant les Allemands, les Austro-Hongrois et les Bulgares. Heures tragiques bien faites pour inspirer de terribles pages. Le souvenir de ce douloureux exode n'est pourtant point ici vainement dramatisé. Ce sont des notes de campement, écrites sur la selle du cheval. C'est de la grande histoire, où tout appelle vengeance. Et il est bien que cette vengeance s'abatte sur les coupables au moment même où paraît le récit du crime.

Comment on partage une succession, par LÉON PARIZOT (Pierre Roger, éditeur).

Héritiers, donataires, légataires, créanciers trouveront là un guide sûr pour ne point s'égarer dans le dédale des formalités légales. Clair, précis de droit, il apporte d'utiles lumières à l'une des questions qui sont précisément les plus ignorées du public. Au reste, il peut intéresser tout le monde. Si même on n'est pas exposé à hériter un jour, n'est-il pas curieux de savoir comment il faudrait faire si l'on avait ce malheur ?

Tous les journaux du front, préface de PIERRE ALBIN (Berger-Levrault).

C'est un beau livre. On sait que, au front, nos soldats n'ont pas emporté que des cartouches, mais aussi le sel et l'esprit de chez nous. Ils en ont cuisiné des journaux admirables, écrits sous les balles, et où la fierté, le rire, la compassion, l'ironie gouailleuse, le dédain de la mort, la haine de l'ennemi, la blague et les mots sublimes, voisinent et rebondissent. C'est l'*Echo de l'Argonne*, le *Poilu*, le *Cri de Guerre*, *Marmite*, pour ne citer que ceux-ci parmi tant d'autres représentés dans ces feuillets. La verve française y crépite tout au long et à travers les strophes des poètes comme dans les récits du prosateur c'est toujours l'écho du « on les aura », qui subsiste aux oreilles du lecteur, alors qu'il a, trop tôt, tourné la dernière page.

Le Coupe-Papier.

Le vendredi 8 septembre, la Comédie nous présente dans *Simerose*, de l'*Ami des femmes*, son nouveau pensionnaire Lhemann, qui, pour ses débuts officiels, interprétera mercredi Clitandre, des *Femmes savantes*, à côté de son professeur Berr. Lhemann joue *Simerose* à la Comédie-Française après Le Bargy, Leitner et Grand. Ce rôle contenu presque entier dans l'avant-dernière scène du 3^e acte lui avait valu son premier prix de comédie au mois de juillet. L'impression produite sur le public de la Maison est excellente. De belle taille, un peu trop mince peut-être, mais avec le temps il s'étoffera, Lhemann possède un bon physique de jeune premier; la voix est chaude, sympathique, la diction nette; le jeu révèle une aisance acquise la saison dernière sur les planches de l'Odéon, où le jeune élève du Conservatoire joua plusieurs rôles importants. Ce qui me plaît chez le débutant, c'est la sincérité de son émotion discrètement exprimée et la simplicité du ton dès le premier jour au diapason de la Maison. Les autres interprètes de l'*Ami des Femmes* obtiennent leur succès habituel. On fait fête surtout à Raphaël Duflos, un M. de Ryons infiniment séduisant par sa bonne grâce, la légèreté de son débit qui laisse au texte toute la saveur qu'une diction pesante étoufferait, et par la souple distinction de sa tenue.

Samedi, fort intéressante représentation du *Malade imaginaire* suivi de *Boubouroche*. Siblot est maintenant en pleine possession du rôle d'Argan, Berr demeure parfait dans Thomas Diafoirus. Mmes Rachel Boyer et Huguette Duflos interprètent Toinette et Angélique, tandis que Mme Simone Damaury conserve Béline. Mme Rachel Boyer incarne une servante gaillardement épanouie, à l'accent vigoureux; ne pourrait-elle faire le petit effort d'apprendre la dernière scène du premier acte que l'on supprime seulement les jours où elle joue Toinette ? Il ne doit pas y avoir à la Comédie différentes versions d'une même pièce.

Boubouroche est joué superbement, avec vérité, finesse, émotion et science par Bernard, Denis d'Inès, Dehelly — qui reprend le rôle d'André un moment cédé à Guilhène — et Mme Lara.

Dimanche, très émouvante matinée; en voici la relation fidèle : la salle est absolument comble; on commence par le *Mariage de Hoche*, où la verve entraînante de Mlle Leconte et le charme délicat de Mme Huguette Duflos captivent les spectateurs au point de les empêcher de trop pester contre les hésitations de Grand bien peu sûr de son texte, surtout du couplet final.

Quand le rideau se lève sur *Andromaque*, De Max et Alcover sont en scène. Alcover joue Pylade pour la première fois, à la place de Le Roy qui, très fatigué, a demandé quelques jours de repos. On applaudit De Max, mais sans excès. La pièce suit son cours; le public accueille avec des bravos Paul Mounet, l'interprète de Pyrrhus, lorsqu'il entre accompagné de Ravet qui a dû reprendre son rôle de Phoenix redevenu vacant par la mutation d'Alcover. Mme Bartet reçoit le même accueil. Paul Mounet et la doyenne seront rappelés trois fois, l'un à la fin du second acte, Mme Bartet à la fin du troisième. De Max est acclamé lorsqu'il a l'occasion de pousser des cris furieux. Jusqu'au milieu du quatrième acte, rien d'anormal. Vers la fin de la scène III, au moment où Oreste vient de dire à Hermione :

Cette nuit je vous sers, cette nuit je l'attaque, Mlle Delvaire qui incarne la fille d'Hélène se trouve soudain dans l'impossibilité de prononcer une parole. En vain De Max s'efforce de lui souffler son texte, de la retenir avec une ferme douceur, Mlle Delvaire n'a qu'une idée : quitter la scène, et elle s'échappe vers la droite dans la coulisse. De Max déclame les derniers vers de son rôle et sort; le rideau tombe. Il se relève aussitôt. Paul Mounet s'avance vers la rampe et déclare en substance : « Mlle Delvaire a été subitement indisposée. Nous vous prions de nous accorder quelques instants afin qu'elle puisse se remettre et continuer la représentation. » Au bout de quelques minutes, en effet, on reprend la marche du spectacle, mais non à l'endroit où on l'avait interrompu. On passe les scènes IV, V et VI du quatrième acte et on commence tout de suite le cinquième. Quand Mlle Delvaire reparait au lever du rideau on l'applaudit pour lui donner des forces. Elle joue d'ailleurs sans défaillance les trois dernières et très difficiles scènes du rôle d'Hermione.

À la fin d'*Andromaque* autre incident, mais celui-là n'a rien de pénible; au contraire. De Max a terminé la scène de la folie d'Oreste au milieu des acclamations. On le rappelle; et voilà que du fond du théâtre descendent deux guerriers grecs de l'escorte d'Oreste; ils portent à bras tendus deux superbes palmes enlacées formant couronne et cravatées de rubans aux couleurs françaises et roumaines où l'on peut lire : « Au Grand De Max, la Jeunesse roumaine reconnaissante; 28 août 1916. » Alors, dans la salle, cela devient de la frénésie; les rappels succèdent aux rappels; les fleurs s'amoncellent sur la scène. De Max va chercher Mlle Delvaire et l'associe à son triomphe... Voilà les faits. Ma seule remarque sera de préciser la collaboration de la Comédie-Française à cette manifestation, car la couronne n'a pas été apportée de la salle, elle est venue par la scène, et l'organisateur de ce petit intermède a dû conserver

sous les armes jusqu'à la fin de la tragédie deux figurants — de belle prestance — tandis que tous les comparses d'*Andromaque* sont toujours libérés après le premier acte.

La matinée s'achève par *Un Caprice* où Mlle Berthe Cerny fait une brillante rentrée.

Le soir, encore une salle comble, et une rentrée brillante de Mme Piérat dans *La Marche nuptiale*. Je suis fort surpris de voir Mme Lara jouer Suzanne Lechatelier avec des cheveux gris — ou poudrés. — Elle porte aussi au premier acte une toilette de soirée très légèrement décolletée, fort étroitement serrée sur les hanches, et un peu moins courte que les robes de ses camarades. Serait-ce une mode nouvelle ?

Emile Mas.

THÉÂTRES

Les premières d'aujourd'hui. — Au Théâtre Michel : *Bravo*; au Palais-Royal : *Madame et son filleul*; au Théâtre Sarah-Bernhardt : Le nouveau spectacle de Fregoli dont nous parlerons d'autre part et *Pépita*, épisode lyrique.

À la Comédie-Française. — Le petit acte de M. Marcel Girette, *Le Passe-Montagne*, récemment reçu par le comité de lecture passera cette semaine à la Comédie-Française. Il accompagnera samedi sur l'affiche la *Mégera apprivoisée*.

À l'Odéon. — Le théâtre de l'Odéon annonce sa réouverture pour le samedi 16 septembre avec la *Jeunesse des Mousquetaires*, le drame héroïque d'Alexandre Dumas, père et Auguste Maquet. En dehors des spectacles classiques du jeudi, cette pièce alternera sur l'affiche avec quelques-uns des principaux succès de l'année dernière : la *Vie de Bohème*, l'*Assommoir*, le *Secret de Polichinelle*, *Fedora* et l'*Arlesienne*, qui sera donnée une fois en soirée le samedi 23 septembre.

Les premières grandes reprises de la saison seront *Crime et Châtiment*, l'adaptation du célèbre roman de Dostoïevski, par MM. Paul Giniety et Hugues Leroux, et *Monsieur le Directeur*, la charmante comédie de MM. Bisson et Carré.

Au Théâtre Sarah-Bernhardt. — Ce soir, à 8 h. 1/2, débuts du grand comédien Fregoli, dans son nouveau spectacle : *Toile d'araignée*, sketch comique avec Fregoli, jouant dix personnages; *Le Kaleïdoscope*, revue frégolienne, excentricités, transformations, Fregoli miniature, etc., etc., et, enfin, *Salavina*, opéra-parodie en six tableaux, arrangé et exécuté par Fregoli seul.

Le spectacle commencera par *Pépita*, épisode lyrique en un acte de M. René Jeanne et Georges Dalix, musique de M. Henri Contesse, interprété par le ténor Nulbo, de l'Opéra, Mlle Cebon-Norbens, de l'Opéra-Comique, et M. Mazzo, du Lyrique. Rideau à 8 h. 1/2.

Au Théâtre Michel. — Ce soir, première de *Bravo*, revue à grand spectacle de MM. Celval et Charley, présentée par Mme B. Rasmi, avec Polaire, Harry Baur, Meeles Parisis, Paulette Duval, etc., et Mlle Gaby Morlay, sans oublier les vingt plus jolis sourires de Paris.

Un Festival militaire. — Dimanche prochain 17 septembre l'œuvre d'assistance aux dépôts d'éclipsés (présidée par Mme Jules Ferry, et la Fraternelle du spectacle (président M. Romain Coolus) donneront au profit de leurs caisses de secours un Festival militaire dans les Jardins des Tuileries. Les Parisiens qui ont eu l'occasion d'entendre les principales musiques alliées auront la joie d'applaudir ce jour-là la musique de la Garde Royale Serbe, que S. M. Pierre I^{er} a bien voulu autoriser à venir de Salonique à Paris à l'occasion de l'anniversaire de la victoire de la Marne.

C'est la musique de la Garde Républicaine qui accueillera nos valeureux alliés et interprétera avec la musique royale un admirable programme franco-serbe.

Le prix d'entrée est fixé à un franc.

Une protestation. — L'adjoint au maire de Brest a interdit récemment la représentation dans cette ville de l'*Impromptu du paquetage*, de M. Maurice Donnay. La commission des Auteurs dramatiques, réunie en séance plénière, a protesté contre une mesure arbitraire qui porte gravement atteinte à la liberté du théâtre et à la dignité de tous les auteurs dramatiques.

Les ballets russes à Bordeaux. — Dimanche sont arrivés à Bordeaux, venant de Saint-Sébastien, M. Serge de Diaghilev avec les artistes composant la célèbre troupe des ballets russes.

MARDI 12 SEPTEMBRE

Comédie-Française. — A 8 heures, *Georges Dandin*, *Riquet à la Houppe*.

Opéra-Comique. — Jeudi, à 7 h. 30, *Manon*.

Athénée. — A 8 h. 30, *Un fit à la patte*.

Bouffes-Parisiens. — A 8 h. 30, *Le Veilleur de nuit*.

Gymnase. — A 8 h. 30, *Le Grand Raymond*.

Théâtre Impérial. — A 8 h. 15, *La Folie des grandeurs*.

Nouvel-Ambigu. — A 8 h. 30, tous les soirs (mat. dimanche), *Le Maître de forges*.

Porte-Saint-Martin. — A 8 h. 30, *les Oberlé* (mat. jeudi et dimanche).

Th. Michel. — A 8 heures, *Bravo !* (première).

Palais-Royal. — A 2 h. 30, répétition générale, et à 8 h. 30, première de *Madame et son filleul*.

Th. Réjane. — A 2 h. 45 et 8 h. 30, *les Tommies sur la Somme*; le zéppelin abattu par le lieutenant Robinson.

Renaissance. — A 8 h. 10, l'*Hôtel du Libre Echange*.

Th. Sarah-Bernhardt. — A 8 h. 1/2, Fregoli, dans son nouveau spectacle, et *Pépita*, drame lyrique.

Variétés. — A 8 h. 30, *Tout avance*.

Vaudeville. — A 2 h. 30 et 8 h. 30, *la Bataille de la Somme*, Paris pendant la guerre (grande revue cinématographique).

MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

Olympia (Centr. 44-68). — A 2 h. 30 et 8 h. 30. Quinze vedettes et attractions. *Un Collage* (sketch) avec Dorville.

Gaumont-Palace. — A 8 h. 20, *la Fiancée du Diable*; Suzanne; *A travers l'Alsace*. Loc. 4, r. Forest, de 11 à 17 h. Tél. Marcadet 16-73.

Omnia-Pathé. — Suzanne; *les Exploits d'Elaine*. Actualités militaires.

Folies-Dramatiques-Cinéma. — Tous les jours, mat. et soir.

"EXCELSIOR" RETRIBUE

les photographies intéressantes

qui lui sont envoyées par ses

correspondants et lecteurs sur

La vie sociale

La vie artistique

Les procès importants

Les accidents graves

Les événements locaux

La vie économique

Les sports

Tous faits pittoresques

BLOC-NOTES

INFORMATIONS

Le général commandant la 3^e division d'infanterie vient de citer à l'ordre de la division :

« Fournié (Jacques-Marie-Joseph), médecin-major de 1^{re} classe, médecin chef de service au 6^e régiment d'infanterie. »

« Pendant les deux périodes de séjour dans le secteur de combat, a eu la direction du poste de secours central, dans des conditions particulièrement difficiles ; a su, malgré les fréquents bombardements ennemis et grâce à son activité et aux dispositions judicieuses prises, assurer l'évacuation normale des nombreux blessés du secteur, dont aucun n'a dû stationner sur le terrain. »

« Rudyard Kipling a été invité à visiter le front italien, où il sera l'hôte de la mission militaire britannique au quartier général italien. »

BIENFAISANCE

— S. A. R. la princesse Béatrice de Grande-Bretagne et d'Irlande, sœur du roi Edouard VII et mère de S. M. la reine d'Espagne, a visité l'Hôpital militaire de la Villa Molitor, Reque par le duc et la duchesse de Camara et par la direction, la princesse, qui était accompagnée de Mrs Cochrane, sa dame d'honneur, s'est longuement entretenue avec les blessés et a chaleureusement félicité les organisateurs de l'hôpital.

— On annonce de Copenhague que l'Association des Ambulances danoises vient d'envoyer sa troisième ambulance à Pétersbourg. A cette occasion, une réception eut lieu. Le ministre britannique, sir Ralph et lady Paget, et le ministre de Russie, baron Buxhoeveden y assistèrent.

Les infirmières de cette ambulance ont servi dans l'hôpital de lady Paget, à Uskub.

DEUILS

Nous apprenons la mort :

Du sergent pilote aviateur Gabriel Buellet, tué le 25 août dans un combat aérien engagé avec un avion ennemi, âgé de vingt ans, fils unique de M. Buellet, préfet honoraire, trésorier payeur général de la Haute-Saône ;

De M. Chadeveau, président du tribunal d'Aurillac ;

Du colonel Paul Wacquez, du 202^e d'infanterie, mort pour la France à quarante-deux ans ;

Du comte d'Ursel, décédé à Bruxelles ;

De M. René Gouache, fondé de pouvoirs d'agent de change ;

De M. Lucien Lamy, courtier assermenté, décédé subitement à Haincourt (Seine-et-Oise) ;

De l'aviateur Arzouloff, petit-fils du célèbre peintre de marines Awazovsky, mort glorieusement sur le front de Galich ;

De M. Ambroise de La Mairie, décédé à Château-Gontier, à quatre-vingt-six ans.

Pour les naissances, mariages, nécrologies, s'adresser à l'Office des Publications, 24, boulevard Poissonnière, Paris. Téléphone Central 52-44 — 9 à 6 h. Tarif spécial pour nos abonnés.

La Bourse de Paris

DU 11 SEPTEMBRE 1916

D'une façon générale la tenue du marché a été très satisfaisante aujourd'hui. Les réalisations qui se poursuivent dans certains compartiments ont trouvé une contre-partie plus facile en même temps que la reprise s'accroît par ailleurs, notamment sur les Mines sud-africaines et sur les valeurs de caoutchouc.

Nos Rentes se retrouvent sans aucun changement, le 3 0/0 à 64, le 5 0/0 à 90. Fonds étrangers calmes, non loin de leur niveau précédent. De même les transactions n'ont pas eu beaucoup d'ampleur du côté des Etablissements de crédit. Parmi les grands Chemins français, le Nord se tasse quelque peu à 1.435 ; le P.-L.-M. à 1.095. Aux lignes espagnoles, nous laissons le Nord-Espagne à 420, le Saragosse à 420 également, Rio sans changement à 1.735.

COURS DES CHANGES

Londres, 27 97 ; Suisse, 109 1/2 ; Amsterdam, 238 ; Petrograd, 190 1/2 ; New-York, 587 ; Italie, 91 1/2 ; Barcelone, 588 1/2.

METAUX A LONDRES

La tonne de 1.016 kilos : Cuivre Chili disp., 110 1/2 ; liv. trois mois, 109 1/2. — Electrolytique, 131. — Etain comptant, 170 ; liv. trois mois, 171 1/2. — Plomb anglais, 30 1/4. — Zinc comptant, 50. — Argent, l'once 31 gr. 4.035, 32 d. 1/2.

LES SPORTS

CYCLISME

Le Prix Barlet à Lyon. — La course cycliste de préparation militaire, organisée à Lyon par le Comité du Rhône de l'U.V.F., sous le titre de « Grand Prix Barlet », s'est disputée dimanche. Quarante coureurs prirent le départ, et presque tous effectuèrent le trajet : Lyon, Villefranche, Belleville, Beaujeu, Les Echarneaux, soit 75 kilomètres, en des temps très honorables.

Classement : 1. Vignat, en 2 h. 24 m. ; 2. Guiraud, 3. Fortuné, 4. Genoux, tous quatre du Familial Cycle de Lyon.

AERONAUTIQUE

Indemnités aux observateurs. — Les observateurs du service aéronautique (observateur d'armée, observateur d'artillerie, mitrailleur-bombardier, canonier, etc.) ont droit à l'indemnité de fonctions, spéciale au service aéronautique, du jour où ils commencent les exercices aériens, en vue de leur instruction ; ce droit leur est conservé pendant toute la période où ils continuent à faire partie du service aéronautique en qualité d'observateur, quelle que soit la situation dans laquelle ils se trouvent.

L'indemnité précitée n'est plus allouée du jour où les observateurs cessent de faire partie, pour une cause quelconque, du personnel observateur. La cessation du droit à cette indemnité est d'ailleurs constatée par une décision prononçant la radiation du personnel observateur en avion.

LAWN-TENNIS

Au Tennis Club de Joinville. — Résultats de dimanche :

Simple dames. — Finale : Mlle Deschandeliers b. Mlle Hénault, 6-2, 6-3.

Simple messieurs. — Finale : Lapassade b. Fayard, 6-3, 7-5.

Double dames. — Finale : Mlles Deschandeliers-Tavernier b. Mlles Richard-Hénault, 4-6, 6-2, 6-1.

Double messieurs. — Finale : Lanssade-Mourosty b. Fayard-Tavernier, 7-5, 7-5.

Double mixte. — Finale : Mlle Richard-Fayard b. Mlle Deschandeliers-Lanssade, 6-4, 6-4.

Communiqués

An nombre de deux cents, les membres de l'Association Fraternelle des Anciens Combattants, de la Marne (6^e armée de Paris) a fêté dimanche dernier l'anniversaire de la victoire qui sauva Paris et la France. Le groupe, formé uniquement de blessés, s'est rendu en cortège de la place de la République à la gare de l'Est et a défilé dans les rues de Meaux avant d'aller déposer sur les tombes des drapeaux et des couronnes. Des discours ont été prononcés sur la grande tombe de Villers et au cimetière de Chaudry par MM. Victor Boudon et Lucien Piat.

DEMANDEZ

LA TOURISTE

BANDE MOLLETIERE SPIRALE EXTENSIBLE

1 2 3

La Seule en TROIS COURBES

Supprimant tout glissement.

1^{re} Qualité : Marque Or. 2^e Qualité : Marque rouge.

En Vente dans les Grands Magasins et toutes Maisons de Chaussures, Nouveautés, Sports.

Gros : La Touriste, Paris.

LOCATION de MEUBLES pour toute la FRANCE

Installation complète
MEUBLES D'OCCASION et NEUFS Spécial de Bureaux
GARDE-MEUBLE

Etablissements JANIAUD Jeune, 61, rue Rochechouart.

VIN de PHOSPHOGLYCERATE de CHAUX

DE CHAPOTEAUT.
FORTIFIANT
STIMULANT

Recommandé Spécialement
AUX
CONVALESCENTS,
ANÉMIÉS,
NEURASTHÉNIQUES,
Etc., Etc.

Dans Toutes les Pharmacies.
VENTE EN GROS :
8 RUE VIVienne, PARIS.



CHEMIN DE FER D'ORLEANS

FOIRE DE BORDEAUX (5-20 septembre 1916)

Extension de la durée de validité des billets aller et retour.

A l'occasion de la Foire de Bordeaux, la Compagnie d'Orléans a pris les dispositions ci-après :

1^{re} Les coupons de retour des billets aller et retour pour Bordeaux, délivrés du 31 août inclus au 9 septembre inclus aux exposants et à leur personnel, seront valables uniformément jusqu'au 23 septembre inclus, sans faculté de prolongation. La gare de Bordeaux validera les billets pour le retour, sur présentation de la carte d'exposant. La prolongation spéciale ne sera accordée au personnel que s'il voyage avec l'exposant.

2^e La durée de validité des coupons retour des billets aller et retour pour Bordeaux délivrés aux visiteurs du 2 au 15 septembre inclus sera prolongée de cinq jours (délais compris). Ce délai exceptionnel pourra être prolongé lui-même à deux reprises de moitié de la durée de validité normale, moyennant le paiement, pour chaque prolongation, d'un supplément égal à 10 0/0 du prix du billet.

Rappelons que les voyageurs porteurs de billets pour une destination autre que Bordeaux, mais dont l'itinéraire s'établit par ce point, ont la faculté de s'arrêter à Bordeaux quarante-huit heures sans supplément.

POUR RELIER "EXCELSIOR"

Nouveaux prix depuis janvier 1916

Notre reliure électrique, à nos bureaux... 3 fr. 25
Par poste, recommandée... 4 fr. *
Cartonnage élégant, à nos bureaux... 1 fr. 75
Par poste, recommandée... 2 fr. 30

Le gérant : VICTOR LAUVERGNAT.

Imprimerie 19, rue Cadet, Paris. — Volunard.

FEUILLETON D' "EXCELSIOR" DU 12 SEPTEMBRE 1916

94

LA CAGE D'ACIER

Roman inédit

PAR

MAURICE LANDAY

CHAPITRE XLVII

Où la justice des hommes triomphe

Il reposa l'appareil et demeura immobile, très pâle, la main près du tableau électrique...

Les yeux rivés sur la pendule, il machonna :

— Minuit moins le quart : les invités de sir Joë Bradway arrivent à Poltow...

Il s'arrêta de parler...

Un lourd silence plana sur les quatre hommes.

Puis Jack, d'une voix sépulcrale, reprit :

— Moins dix... Bradway amène Widderski pour lui faire visiter ses usines... Très intéressantes les usines de Bradway... Moins neuf...

La sonnerie du téléphone retentit.

— Allô ? interrogea Jack...

Une buée de carmin perla sur son visage...

— Messieurs, fit-il en brandissant l'appareil, à l'heure actuelle, deux de vos sous-marins viennent d'être envoyés par le fond !...

Pétrifiés, les trois Boches, les yeux exorbités, dévisageaient le nain qui continuait :

— Moins cinq... Bradway fait les honneurs du F. A. (France-Angleterre) n° 3 à Widderski... A

Tous droits de reproduction, traduction, adaptation théâtrale et cinématographique rigoureusement réservés pour tous pays, y compris la Suède et la Norvège.

propos du F. A., vous n'avez pas remarqué, messieurs, depuis quelque temps, que des baleines gigantesques encombrant la rade de Charleston ?... Si, n'est-ce pas ?... Eh bien ! ces baleines ne sont autres que des sous-marins dus au génie de sir Joë Bradway... Mais, tenez... approchez de la fenêtre... Voyez ces taches bleues sur la mer...

La sonnerie du téléphone retentit à nouveau...

— Allo ?... questionna Jack... Ah !... bien !... par fait... Les quatre sont au fond ?... Tout va bien !

Argirh-City, cette nuit, triomphera de Widderski l'infâme...

Littleman se rongea les poings... Appenburg, lui, à demi-mort, était sidéré... Quant à Schoffmann il tendait les mains vers Jack et machonnait :

— Pitié !... Pitié !...

Mais Jack hurla :

— Pitié ?... Pitié de vous ?... Avez-vous eu pitié vous autres ?... hein ?... Allons, messieurs les Allemands, si vous avez tant soit peu de religion, recommandez votre âme à votre vieux Dieu... car vous allez mourir...

— Tu nous avais promis la vie sauve si nous trahissions ! vociféra Littleman.

— C'est vrai... Mais, à mon tour, je vous imite : je renie ma parole, comme votre empereur renie sa signature, comme vos officiers oublient leurs promesses de respecter les inoffensifs civils...

— Misérable !

— Oh ! vous pouvez m'insulter, ça m'est parfaitement égal.

Littleman, d'un bond, se jeta sur la porte...

Mais avant qu'il eût fait un pas dehors, il se sentit happé par Remember et Vaillance... happé et ligoté.

— Vous êtes mes prisonniers ! hurla Jack, et je vous répète que vous allez mourir... A minuit cinq... Minuit va sonner...

Schoffmann voulut se jeter sur Jack...

Il tomba, étourdi d'un coup de tête en plein front...

Imperturbable, Jack acheva :

— Vous allez mourir... et nous aussi... car nous allons tous sauter... Nous sommes sur un véritable volcan !... Par mes soins et ceux de mes amis, les ateliers, les bureaux, la demeure de Widderski, tout est miné... et c'est de cette place que je vais commander le feu d'enfer !...

Appenburg se traina sanglotant jusqu'aux pieds de Jack qui le repoussa d'un coup de talon en plein visage...

Et, gavroche, malgré tout, le nain s'écria :

— Il est minuit, messieurs !... l'heure des crimes, comme dit le traître dans les mélés de l'Am-bigu...

Et Jack éclata de rire... rire sinistre...

Appenburg, qui avait la mâchoire à demi-francisée, réussit à dompter sa douleur...

En se traînant, il revint à Jack.

D'une voix qui n'avait plus rien d'humain, il laissa entendre, faiblement :

— Je ne veux pas... mourir...

— Mais, mon vieux, gouailla Jack, moi non plus... Je n'ai pas trente ans, et la vie me sourit comme une jolie femme... Mais, quelquefois, on est obligé de faire un tas de choses qui ne vous plaisent qu'à moitié...

— Deux millions pour toi si tu me sauves...

Jack sursauta :

— Deux millions !...

— Oui... Trois si tu veux !...

— Minuit une !... Est-ce que tu ne pourrais pas aller jusqu'à quatre ?...

— Soit... quatre... ce que tu voudras... Je veux vivre !...

— Quatre millions, cela fait cent vingt mille livres de rente... Attends que je réfléchisse...

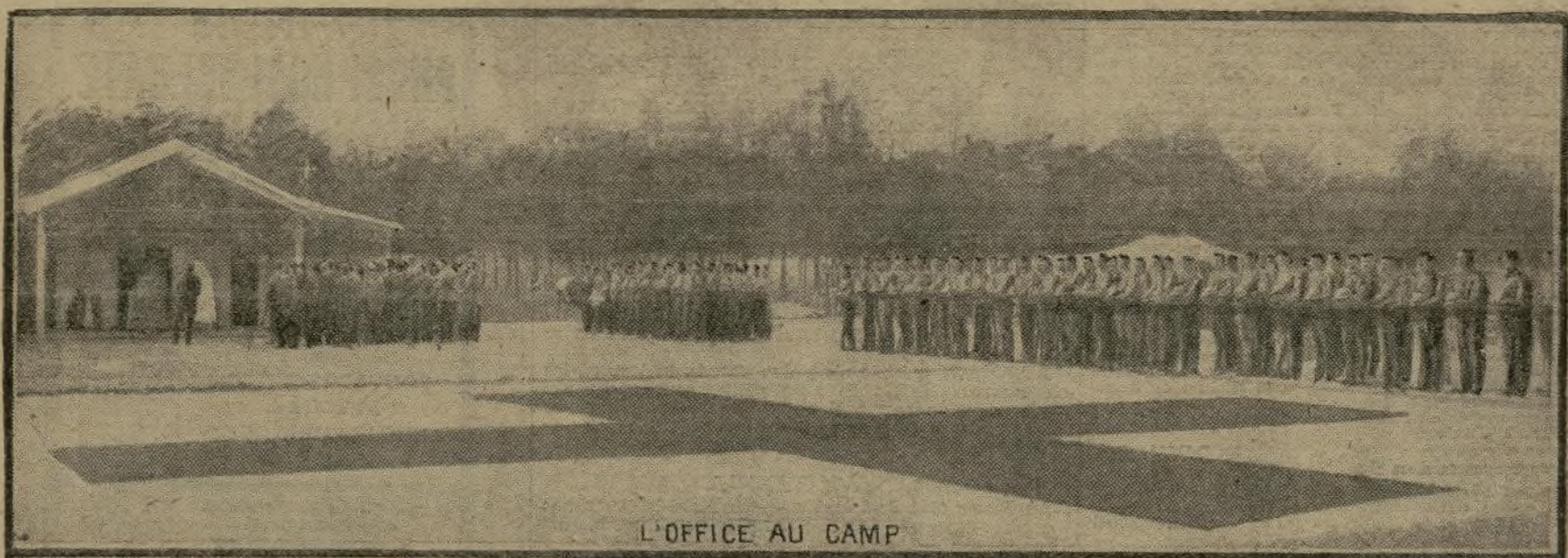
— Il est minuit trois...

— Jamais je n'aurai le temps,

— Tu railles !

(A suivre.)

Cérémonies religieuses russes sur le front français



L'OFFICE AU CAMP



LA BÉNÉDICTION DES BLESSÉS

A proximité de l'un des points où les soldats russes, opérant à côté de nos poilus, contribuent si vaillamment à refouler l'ennemi hors du sol français, a été construite une chapelle où les services religieux sont célébrés selon le rite orthodoxe. Près de cette chapelle, on voit ici des blessés russes venus, lors de leur convalescence, chercher la bénédiction du pope.